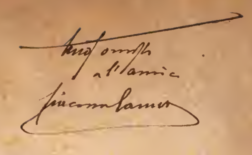

VITT. EMANUELE III





JOURNAL

DU SIÉGE

DE GAËTE

Imprimerie de De Mortier frères,
faubourg de Namur, rue Léopold, 84.

JOURNAL

DU SIÉGE

DE GAËTE

PAR

CHARLES GARNIER

BRUXELLES
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.
—
1861















JOURNAL

DU

SIÉGE DE GAËTE

---

4 Novembre 1860.

La petite ville de Mola-di-Gaeta (l'antique Formies), bombardée depuis hier par une escadre piémontaise de sept bâtiments, bien qu'elle fût sans défense et que les bombes aient laissé seulement leurs traces dans les hôpitaux et dans les propriétés privées, a été abandonnée aujourd' hui par les troupes royales. Au moment où les Napolitains se retiraient en désordre vers Gaëte, l' armée sarde entrait à Mola par la route du Garigliano. Peu de gens ont rempli leur devoir. Il convient cependant d'accorder une mention d'honneur, ou plutôt de payer un tribut funèbre au capitaine Févot, commandant de la batterie suisse. On rendit rarement justice à son mérite pendant sa vie; son nom vient sous ma plume deux heures après qu'il est tombé sur le champ de bataille. Févot était Vaudois. Né dans le protes-

tantisme, il se rangea pourtant, en 1847, du côté des catholiques, pendant la guerre du Sonderbund. Plus tard, il embrassa le catholicisme que, depuis, il a constamment pratiqué avec ferveur. C'est lui qui a créé l'excellente batterie des trois bataillons étrangers, et il fut si entravé, que, sans son indomptable énergie, il se fût vingt fois désisté de l'entreprise. Jalousé par quelques-uns de ses compatriotes qui étaient ses supérieurs, il n'obtint pas tout l'avancement qui lui était dû, et aucune décoration ne brilla jamais sur sa poitrine. En revenant du Garigliano, il marchait à la tête de sa batterie. Arrivés à un point trés-exposé au feu de l'escadre piémontaise, les artilleurs hésitent. Févot se tourne vers eux : « Enfants, leur dit-il, nous avons fait toute la campagne: souvenez-vous qu'il n'y a pas de balles pour nous. Placez-moi ici ces deux canons et répondez à ces navires. » Tandis que les deux canons rayés tirent sur l'escadre, le capitaine Févot fait franchir lui-même le pas difficile à une autre pièce. Celle-ci en sûreté, il en retourne prendre une seconde. Douze fois l'intrépide officier passa ainsi sous la canonnade ennemie, et parvint heureusement à Mola, où il dressa sa batterie. Il chargeait et pointait, lorsque la balle d'un bersagliere lui traversa le corps. Un artilleur l'assit sur un caisson, et il continua à commander le

feu, tout en déroulant son chapelet entre ses doigts. L'artilleur, frappé mortellement à son tour, laissa choir son fardeau; et, dans la confusion de la retraite, le malheureux Févot, déjà expirant, fut écrasé sous les voitures.

Févot n'a pas été seul à montrer de la bravoure dans la journée qui vient de finir, mais sa mort lui a acquis le droit d'être compté en première ligne.

Dès aujourd'hui, on peut dire que le siége de Gaëte est commencé. Gaëte est le dernier boulevard de la monarchie, le dernier refuge de l'indépendance de l'Italie méridionale. Messine tient toujours, et le fort de Civitella-del-Tronto, dans les Abruzzes, n'a point capitulé; mais le jour où Gaëte aurait succombé, Civitella et Messine amèneraient le drapeau. J'ai vu à Palerme la première scène de cette révolution; dès lors, je pressentais avec douleur que la cause à laquelle je suis attaché allait subir un violent échec, que ces princes auxquels appartiennent mes plus vives sympathies marchaient à l'abîme, et j'écrivais que si Garibaldi n'était point abattu à Palerme même, la dynastie ne tarderait pas six mois d'être chassée de Naples. A Naples, j'ai assisté à l'accomplissement de ma sinistre prophétie; et quand François II monta sur le vapeur qui allait le conduire à Gaëte, ce fut une voix française qui fit entendre sur le golfe

le dernier cri de: *Vive le Roi!* pendant que les révolutionnaires s'empressaient d'illuminer leurs fenêtres en signe d'allégresse. Je serai encore le témoin des suprêmes luttes de la royauté sicilienne abandonnée par les souverains de l'Europe.

Ce soir, je suis entré à la cathédrale. Quelques vieux soldats y récitaient les litanies de la Vierge; j'ai remarqué qu'ils ont répété deux fois, avec une onction pénétrante, les mots: *Consolatrix afflictorum!* Je me suis senti plus ému que si j'avais entendu un discours de Bossuet sur les vicissitudes humaines et les révolutions des empires.

5 et 6 Novembre.

Il règne dans Gaëte une confusion bien naturelle après tant de désastres. Une partie des troupes sont campées devant la ville, sur le camp et du côté d'Itri. D'autres sont plus loin, on ne sait où. Des colonnes piémontaises se sont avancées sur la route d'Itri, et des navires ont suivi la côte pour opérer par mer dans le même but.

7 Novembre.

On a su que quinze mille soldats, parmi lesquels la moitié des bataillons étrangers, avec armes et bagages, ont franchi la frontière pontificale. Pris entre deux feux par les colonnes

piémontaises et l'escadre, ils ont été sommés de se rendre. Ils etaient exténués de fatigue, mourants de faim , et ils avaient plus que forcé la marche à travers des sentiers inconnus, des précipices et des monts escarpés. Ils ont énergiquement répondu qu' ils n' avaient d' ordre à recevoir que de François II, qu'ils se trouvaient encore assez nombreux pour repousser des injonctions insultantes, et que si on les réduisait au désespoir, ils se fraieraient un chemin à la baïonnette. Il faut dire que plusieurs officiers généraux étaient loin de partager ces beaux sentiments; mais les soldats ne leur demandaient plus des conseils ni des ordres. Les Piémontais étonnés n'ont pas osé attaquer ces troupes en désordre ; en mettant le pied sur le sol des États romains, elles ont déposé leurs armes entre les mains des Français que le général de Goyon avait envoyés à Terracine. Les officiers ont gardé leurs sabres. Les Napolitains se louent de l'accueil des soldats français; mais certains officiers n'ont pas eu des procédés de la même cordialité.

Tout porte à croire que la trahison de quelques chefs n'est point étrangère à la retraite des troupes dans les États romains.

8 Novembre.

Pour l'intelligence de ce journal, je crois né-

cessaire de décrire à grands traits le terrain sur lequel les Piémontais vont établir leurs opérations de siége:

La ville de Gaëte est bâtie sur un cap qui s'avance au Couchant. Le golfe s'arrondit entre Gaëte et Mola, cette dernière localité plus au Midi, distante de la première de cinq mille mètres en ligne directe à travers la rade , mais avec une route sinueuse, dont la longueur réelle est de huit kilomètres. La route de Gaëte aboutit, non loin de Mola, à la voie consulaire de Naples à Rome, qui se déroule un peu plus à l'Orient. A l'est de Mola et de la voie romaine, se dressent des montagnes détachées de la chaîne des Apennins; c'est le fond du tableau. Entre la voie consulaire et la route marine qui mène à Gaëte, s'étagent en amphithéâtre des collines, dont quelques-unes atteignent les proportions de véritables monts. Ces collines, dont l'aspect n'offre qu'un charme médiocre sont irrégulièrement coupées par des ravins et des vallées. Ici et là croissent les oliviers; la blancheur des maisons de campagne, d'ailleurs clairsemées, tranche sur leur verdure. Des crêtes sont complètement nues. Gaëte est séparée des collines par un champ de sable sur base de roc : là était jadis le *Monte-Secco*, que rasa Ferdinand II. De Gaëte à la naissance des collines, on ne compte guère que cinq cents mètres , et entre les deux

rivages de l' isthme il n' y a pas plus de sept cents mètres. Au pied de la première colline, commence le bourg, qui imite les inflexions d'abord presque insensibles de la route marine, et qui n'a pas moins de deux kilomètres de longueur sur une profondeur de trente ou quarante pas. La population du bourg excède quinze mille âmes. Le bourg et la ville de Gaëte ne constituent qu' une seule commune.

Je ne sais si cette description rendra mes lecteurs familiers avec les lieux qui vont être le théâtre des combats ; mais par la suite j'aurai nécessairement à la compléter par d' autres indications topographiques.

9 Novembre.

N' ayant pas l' intention de faire un cours de géographie, je ne m' aventurerai point dans une description de Gaëte. La ville ne renferme guère plus de trois mille âmes de population civile. Elle n'a aucune merveille artistique. Bâtie sur le penchant du cap, elle ne jouit pas même de la vue du golfe ; pour l' apercevoir , il faut monter sur le chemin qui serpente à la crête du coteau. Une montagne, dont la base est assez étendue, et dont le sommet est couronné par la grosse tour dite d' *Orlando*, domine à la fois la ville et les collines qui vont servir de lieux d' opérations aux

Piémontais. Les flancs de la montagne ont reçu trois étages de batteries. C' est ce qu' on nomme le front de terre. Le front de mer, trois fois plus étendu, n' a qu'un étage de batteries, excepté sur quelques points où deux batteries sont superposées.

La défense de la place a été partagée en deux commandements. Le front de terre est confié au lieutenant-général de Riedmatten , brave comme son épée, tout à Dieu et au roi; le front de mer est dévolu au lieutenant-général Sigrist.

Le front de terre ne comprend qu' une seule section, qui est sous la direction du colonel Gabriel Ussani, officier d' un rare mérite, dont les talents et le courage sont également appréciés.

On compte sur le front de terre vingt-deux batteries. Voici leurs noms avec le dénombrement de leurs bouches à feu:

La batterie *Trinità* a trois canons-obusiers de 80 , deux pièces rayées de 4 , et une pièce rayée de 12.

Ridotto Trinità, dix canons-obusiers de 60.

Transilvania, cinq canons-obusiers de 60.

Malpasso, deux canons-obusiers de 60.

Sant'Andrea, cinq canons de 24 et sept mortiers.

Piatta-Forma, quatre canons de 24, et deux obusiers.

Dritta dente di Sega, trois mortiers.

Dente di Sega, dix canons de 24.

Malladrone, un canon de 24 et un canon-obusier de 80.

Avanzata, trois canons de 4 et deux obusiers.

Nuovo-Ridotto, quatre coulevrines de 16 et quatre obusiers.

Fronte a scalone, trois canons de 12.

Falsabracca Sant' Andrea, un canon de 12, sept coulevrines de 12 et quatre obusiers.

Cinque-Piani, quatre canons de 24, deux obusiers.

Cappelleti, quatre canons de 24, cinq canons-obusiers de 60.

Conca, quatre canons de 24, trois canons-obusiers de 60 et deux mortiers.

Fico, quatre canons-obusiers de 80.

San-Giacomo, sept canons de 24.

Philipstad, un canon de 12, six canons de 24, une coulevrine de 12, deux obusiers et trois mortiers.

Regina, un canon de 24, trente-huit canons-obusiers de 60 et une pièce rayée de 12.

Trabacco, trois canons-obusiers de 60 et deux mortiers.

En total, le front de terre a cinquante-quatre canons de 24 ou d'un calibre au-dessous, douze coulevrines, soixante-seize canons-obusiers de 60 ou de 80, seize obusiers, quatre pièces rayées, dix-sept mortiers, soit cent soixante-dix-neuf bouches à feu.

Le front de mer est partagé en trois sections: l'une sous le commandement de S. A. R. le comte de Caserte, la seconde sous le commandement du général de brigade Palumbo, et la troisième sous le commandement du colonel Garofalo.

Voici l' état des batteries:

Duca di Calabria, onze canons-obusiers de 60.

Torrione-Francese, onze canons-obusiers de 80 et deux canons de 12.

Maria-Teresa, onze canons-obusiers de 60.

San Montano, cinq canons de 36.

Guasta-Ferri superiore, huit canons-obusiers de 80, et dix-huit canons de 36.

Guasta-Ferri inferiore, trois obusiers et six mortiers.

Santa Maria, treize canons-obusiers de 80, cinq canons de 30 et deux obusiers.

Vico, six canons-obusiers de 80 , quatre canons de 30 et cinq canons de 24.

Poterna, deux coulevrines de 24 et deux obusiers.

Gran-Guardia, cinq pièces de 36, un obusier et deux mortiers.

Ferdinando et *Favorita*, dix-huit canons-obusiers de 80, un canon de 30, trois canons-obusiers de 60 et deux canons de 12.

Spirito-Santo, un canon-obusier de 60 et deux canons de 12.

Riserva, deux canons de 30.

Total pour le front de mer: quatre-vingt-deux canons-obusiers de 60 ou de 80, quarante-quatre pièces de 36 ou d'un calibre inférieur, huit obusiers, huit mortiers, soit cent quarante-deux bouches à feu.

Je n'ai pas encore parlé de la batterie étrangère ; elle appartient à la fois au front de terre et au front de mer; elle est un peu plus indépendante que les autres, et ne reçoit des ordres que de S. A. R. le comte de Caserte qui ne la quitte presque pas. La batterie étrangère se subdivise ainsi:

Contro-Guardia, trois canons de 16, deux pièces rayées de 12 et un mortier.

Citadella, sept canons de 24, et un de 16.

Cappelleti, quatre obusiers,

Fianco-Basso, trois canons de 12, trois obusiers, un mortier.

Total, vingt-cinq bouches à feu.

Ainsi Gaëte est défendu par trois cent quarante-cinq bouches à feu; c'est beaucoup moins qu'on le dit dans les journaux étrangers.

La quantité des bombes et des boulets pleins est énorme; mais la poudre n'est pas copieuse.

La batterie étrangère était servie par des Suisses et des Français. Mes lecteurs ne seront peut-être pas fâchés da connaître les noms des officiers; ce sont, par rangs de grades:

MM. Sury, Huober, Bertholet, Ferdinand de Charette, Vauthier, Harrington de la Chesnaye, Fouet et de Saint-Bris.

10 Novembre.

Rien de nouveau.

11 Novembre.

Les Piémontais ont donné signe de vie cette nuit. Sachant que huit à dix mille hommes sont sur le camp, ils les ont salués de soixante à quatre-vingts obus ou boulets rayés, qui, pour la plupart, ont dépassé le but et sont allés tomber dans la mer. Il n'y a eu, me dit-on, qu'un soldat tué. Mais ce matin les Napolitains s'étant amusés à amonceler les projectiles qui n'avaient pas éclaté, une explosion subite a tué quatre hommes. La place n'a répondu aux assiégeants que par six ou sept grenades.

Les avant-postes piémontais se sont approchés jusqu'à la Tour-du-Diable, vieille masure sur la route de Mola.

Tous les arbres qui garnissaient l'espace compris entre les deux enceintes, vers la porte de terre, ont été abattus. Cette verdure égayait un peu l'entrée de la ville; l'œil est maintenant attristé par ce ravage nécessaire.

12 Novembre.

On s'aperçoit que l'ennemi travaille sur les collines qui prolongent l'isthme. Autant qu'on en peut juger à distance, le nombre des travailleurs doit être plus de deux mille; ils construisent des parapets.

Il est écrit que la félonie suivra pas à pas le malheureux Roi. Cette journée a été pleine de hontes, et François II a dû se reporter par la pensée au dernier soir de son séjour à Naples, alors que les démissions pleuvaient sur sa table, et que, dans son palais déserté par les courtisans, les lampes s'éteignaient faute d'une main pour les alimenter d'huile.

Le général Barbalonga a donné sa démission et il quitte Gaëte. Pareille conduite de la part de Barbalonga m'étonne; je le connaissais un peu, et je le croyais un des officiers les plus sûrs.

Le général Colonna, en qui les princes mettaient leur confiance, le dernier dont on se fût avisé de douter, ne s'est pas contenté de présenter sa démission, il a poussé la hardiesse jusqu'à écrire à son Souverain que, s'il ne l'acceptait pas, on ne devrait pas s'étonner de voir ses troupes passer à l'ennemi.

Le général Salzano, naguère gouverneur de Capoue, puis général en chef de l'armée d'opérations

chargée de repousser les Piémontais, et qui eut à Teano une entrevue avec Cialdini, s'est démis de ses fonctions et s'en va.

Le colonnel Pianelli, qui commandait le 15e bataillon de chasseurs, l'a conduit au-delà du premier coteau et lui a fait mettre bas les armes devant les Piémontais. L'effectif du bataillon était d'environ mille hommes; neuf cents ont obéi; trente-cinq officiers étaient présents; huit sont rentrés en ville. Pianelli s'est ensuite acheminé vers le quartier-général de Cialdini pour recevoir les remercîments qu'il a si bien mérités. Pianelli est le frère du général du même nom qui, étant ministre de la guerre à Naples, prépara avec Liborio-Romano et d'autres nobles personnages le renversement de la monarchie et l'invasion du pays. C'est un nom flétri; le colonel n'a pas voulu rester en arrière du général.

Le lieutenant-colonel Nunziante, commandant le 8e bataillon de chasseurs, dont une partie se battait aujourd'hui, est rentré à Gaëte, où l'on est à l'abri des balles. Je suis surpris que celui-là ne soit pas encore allé saluer Cialdini. Nunziante est frère du général Nunziante, célèbre dans l'ancienne camarilla, enrichi par les concussions, comblé de faveurs, qui a le premier engagé les soldats à la révolte et qui n'a pas attendu que François II eût quitté Naples pour faire acte d'a-

dhésion à Victor-Emmanuel. Il y a des noms qui obligent à l'honneur, d'autres à l'infamie.

Un joli petit combat a été livré au-delà du camp. Un demi-bataillon de chasseurs, échelonné sur la colline, soutenait la fusillade contre les bersagliers, qui étaient éparpillés et sur la colline et dans le vallon. L'attaque des bersagliers avait pour but probable d'absorber l'attention de la place, pendant que les Piémontais préparent l'installation de leurs batteries. La fusillade dans les oliviers a duré toute la journée. Les chasseurs se battaient très-proprement; je les regardais charger avec le plus grand sang-froid, et ils avançaient pas à pas. On les a relevés quand ils ont été fatigués. Les Napolitains ont perdu peu de monde, et ils ont fait vingt ou vingt-cinq prisonniers. J'ai vu tomber des Piémontais; un moment les bersagliers ont fui avec précipitation. Des grenades, lancées par intervalles du haut de la batterie *Regina*, ne laissaient pas que d'inquiéter l'ennemi. Vers le soir, les Piémontais se sont montrés en forces, dans la proportion de cinq ou six contre un, et ils ont regagné du terrain. Les chasseurs ont reculé lentement; à la nuit les portes leur ont été ouvertes, et ils coucheront se soir dans les casemates, sous les batteries du front de mer.

Durant le combat, le Roi se tenait sur la batterie d'où partaient les grenades.

Cette soirée, un officier de la garnison, rencontrant un de ses camarades qui entrait en ville, lui demandait s'il y avait des officiers tués ou blessés. Un soldat passant près de ces messieurs, s'est retourné pour leur lancer ce sarcasme : « Des officiers ! allons donc ! Les soldats se font tuer ou blesser ; mais les officiers, jamais ! »

Tous les prisonniers garibaldiens renfermés dans le château, ont été aujourd'hui conduits à Mola, où on les a échangés contre autant de prisonniers napolitains. Le nombre des garibaldiens était environ de onze à douze cents, parmi lesquels un fils de Türr. Pendant toute leur captivité, ces pirates de la Méditerranée ont été traités avec plus de soins que les soldats napolitains, qui combattent pour le Roi et la patrie, et cela par un gouvernement tant de fois accusé du crime de lèse-humanité !

Une ordonnance du gouverneur de la place fixe la clôture des cafés à deux heures de nuit, c'est-à-dire à sept heures du soir. Cette ordonnance me paraît peu intelligente ; elle serait opportune dans une ville où les cafés sont des rendez-vous politiques, comme ils l'étaient en France dans les années 1848 et 1849 ; mais ici il ne s'agit de rien de semblable. Gaëte est sans théâtre, les salons n'existent pas, personne ne peut songer aux fêtes. Comment donc employer les longues veillées d'hi-

ver? En France, nous avons du moins le coin du feu, ou, ce que nous appelons d'un nom si doux, le foyer. Mais le foyer n'est pas connu en Italie.

13 Novembre.

Les Piémontais continuent à travailler à l'érection de leurs batteries. On les a inquiétés pendant toute la journée avec des bombes et des grenades. La tir est dirigé avec une précision assez satisfaisante. Une bombe, tombée près du couvent des Capucins, a tué ou blessé une cinquantaine d'hommes, au dire de quelques officiers de l'escadre française, mieux placés que nous pour juger de l'effet. Le comte de Caserte, second frère du Roi et colonel d'artillerie, a lancé lui-même trois bombes de la batterie *Philipstad*. Toutes les trois sont arrivées juste au milieu d'un groupe nombreux de Piémontais. A la troisième, ceux qui n'étaient pas atteints ont lestement évacué la position.

Cette nuit les Piémontais ont aussi lancé des projectiles creux; partie est allée frapper les maisons du bourg, où il ne reste que quelques habitants pauvres, partie s'est égarée sur leurs propres avant-postes.

14 Novembre.

Un violent orage a éclaté la nuit dernière. En

ce moment-là, un brave officier français, M. de Salvy, naguères commandant d'un vapeur de commerce marseillais, le *Protis*, et récemment nommé lieutenant de vaisseau dans la marine napolitaine, faisait à Sa Majesté une proposition aussi hardie que séduisante : il conjurait Sa Majesté de lui permettre de se servir des quatre vapeurs qui sont dans le port, pour aller à l'entrée du golfe s'emparer d'une corvette piémontaise. Cette corvette était isolée; les coups de tonnerre qui se sont répétés pendant trois ou quatre heures et la profonde obscurité déchirée seulement par les éclairs, auraient couvert l'attaque, en supposant même que les autres bâtiments piémontais mouillés devant Mola fussent en éveil. Le Roi doutait du succès. Enfin, Sa Majesté, se rendant à la chaleureuse démonstration de M. de Salvy, lui dit : « Eh bien! soit. Arrangez cela avec le ministre de la marine. » M. de Salvy court chez le vice-amiral Del Re. M. Del Re fait de nombreuses objections, et l'officier français découragé se retire. A l'heure qu'il est, le Roi aurait probablement une corvette de plus, si M. de Salvy avait obtenu le moyen de tenter la fortune. On est si peu habitué aux coups de main!

Aujourd'hui, un officier de l'escadre française, M. le vicomte de G., a pointé un canon de la batterie *Regina* contre les Piémontais.

Il paraît que les Piémontais aiment les espiègleries: ils avaient habillé la nuit dernière quatre ou cinq bâtons en bersagliers; les artilleurs napolitains ont tiré dix à douze fois contre ces immobiles ennemis; l'impassibilité des bersagliers de bois a fait découvrir la farce.

Un avis de la place prévient les habitants qui voudront quitter la ville, qu'ils doivent se faire immédiatement inscrire à la chancellerie communale.

15 Novembre.

Les travaux de l'ennemi sont bien dérangés. Une de ses batteries, dont les canons ne sont peut-être pas encore placés, a été bouleversée par les bombes napolitaines. Ils continuent à ne pas répondre. Des rapports venus d'Itri nous ont appris que bon nombre de Piémontais blessés ont été transportés dans cette localité.

Trois officiers sardes, s'il faut en croire une rumeur, seraient venus à Gaëte, déguisés en officiers de la marine française; ils auraient visité les batteries avec toute les facilités désirables, comme peut d'ailleurs le faire chaque habitant de la ville ou étranger résidant à Gaëte. On leur aurait montré avec une politesse empressée tout ce qu'ils désiraient voir. Ils auraient même pointé des canons. Nul ne se serait d'abord douté de

rien. Mais les sycophantes auraient été rencontrés en route par de véritables officiers qui auraient reconnu le travestissement. On ignore si les audacieux espions appartiennent à l'armée de Cialdini, ou à l'escadre sarde. De semblables faits ne sauraient surprendre; tout est possible dans ce pays. Un jeune homme qui était à Capoue quand Garibaldi assiégeait cette place, ne m'assure-t-il pas que toutes les nuits il sortait par une poterne pour aller visiter sa maîtresse à Sainte-Marie, au centre du quartier garibaldien, et qu'il rentrait sans jamais attirer l'attention ?

Par ordonnance du gouverneur de la place, toute personne qui sortira après une heure de nuit, c'est-à-dire après six heures du soir, devra être munie d'une lanterne.

La municipalité a fait annoncer à son de trompe, que chaque jour il y aurait un bâtiment ou des barques pour transporter les personnes qui veulent abandonner la ville.

Un café a obtenu l'autorisation de ne fermer que tard dans la veillée; c'est une fiche de consolation pour les officiers.

Une ordonnance du ministère de la guerre réduit les officiers à la solde simple. L'exiguité des ressources du trésor nécessite cette mesure économique, qui a d'ailleurs de nombreux antécédents.

16 Novembre.

Tout à l'heure, un de mes amis est allé chez Sa Majesté. Le Roi, en causant, a soulevé une serviette qui recouvrait une assiette sur une table. L'assiette contenait un pain déjà entamé. Le prince en a cassé un gros morceau et s' est mis à y mordre à belles dents, comme aurait fait un collégien affamé au retour de la promenade. Cette simplicité royale est d' un goût exquis; on peut se la permettre quand on porte le nom de Bourbon. Si Sa Majesté lisait jamais mon journal, je lui demande pardon d' y avoir consigné cette anecdote.

17 Novembre.

Les officiers des bâtiments espagnols mouillés en rade assurent que dans cette journée et dans celle du 16, ils ont vu transporter plus de deux cents blessés piémontais.

Le Roi pousse très-loin les scrupules religieux: M. Harrington de la Chesnaye, lieutenant d' artillerie, moitié Français, moitié Américain, et arrivé depuis peu, avait pointé hier soir ses pièces contre une église du bourg; sachant que des Piémontais y prenaient gîte, il se proposait de faire feu pendant la nuit; il lui a été enjoint de respecter l' église.

Un paysan qui est entré dans la place, raconte qu' hier un gros canon rayé, mis en position par l'ennemi, aurait fait explosion au coup d'essai, et qu' il aurait tué ou blessé cinquante-deux personnes.

Le vicomte de Sayve, officier français attaché à l' état-major général, fait prisonnier, il y a peu de jours, contre les lois de la guerre, pendant que le colonel commandant du 3e bataillon de chasseurs, à qui il avait porté un ordre, était en pourparlers avec les officiers piémontais, a envoyé ici une lettre pour que l' on réclame en sa faveur auprès du général Cialdini.

Bon nombre de familles s'embarquent pour Civita-Vecchia, sur le *Dahomè*, vapeur marseillais au service du gouvernement royal. Plusieurs officiers profitent de cette occasion pour mettre en sûreté leurs précieuses personnes.

18 Novembre.

On travaille dans les batteries napolitaines, où beaucoup de canons ne sont point encore élevés sur leurs affûts. Il y a longtemps qu'on aurait dû mettre tout en état de défense. Les travaux vont lentement; il serait facile d'employer un plus grand nombre d' ouvriers, vu l' effectif de la garnison.

Silence de la part de l'ennemi.

Un chapeau noir est arboré pendant le jour sur

les hôpitaux militaires; la nuit, on allume des falots pour que l'ennemi respecte ces asiles de douleurs.

Une note du ministre des affaires étrangères aux représentants des puissances, les remercie de la marque de dévouement qu'ils ont donnée à la cause royale comme à la personne même de Sa Majesté, en venant résider à Gaëte. Sa Majesté exprime sa gratitude non-seulement aux ministres, mais aussi aux gouvernements dont ils sont les interprètes. Néanmoins, le Roi, ne voulant pas exposer ces diplomates aux conséquences d'un bombardement, les invite à se rendre à Rome, où ils seront regardés comme résidant encore auprès de la Personne royale. En même temps, des distinctions honorifiques sont conférées au corps diplomatique. Le nonce, Mgr Giannelli, archevêque *in partibus* de Sardin; le comte Szecheny, ministre d'Autriche; le prince Wolkonsky, ministre de Russie, et le comte de Perponcher, ministre de Prusse, reçoivent le grand-cordon de l'ordre de Saint-Janvier, qui ne s'envoie habituellement qu'aux souverains, bien que cette règle ait parfois souffert des exceptions. Le comte de Loss, ministre de Saxe, a le grand-cordon de Saint-Georges, et le chevalier Frescobaldi, chargé d'affaires du Grand-Duc de Toscane, celui de Francois I.

Maintenant, soulevons le voile de ce monde officiel:

Les Excellences s'amusaient médiocrement à Gaëte et n'avaient même plus la facilité d'aller dîner à Mola. Leurs regards se tournaient vers Rome, et il leur vint à l'idée de demander au Roi l'autorisation de s'y retirer. Le cas était délicat ; on discuta en petit comité l'expédient à employer pour arriver au but. Les représentants des trois grandes puissances du Nord étaient les plus pressés de sortir d'ici : l'un d'eux fit entendre dans l'entourage du Roi qu'ils seraient heureux que sa Majesté devinât et exauçât leur désir. Les officieux ne manquèrent pas de parler au Roi, qui d'abord se montra froissé, puis accorda, avec sa bonté ordinaire, ce que l'on souhaitait, et décora même les ministres, ainsi que le dit le journal de Gaëte. Les diplomates ne furent point satisfaits d'une simple autorisation. Craignant à bon droit que leurs gouvernements les réprimandassent et que le public suspectât leur courage, ils firent prier sa Majesté de changer l'autorisation en une invitation formelle.

Sa Majesté usa encore de condescendance, et l'invitation de se retirer à Rome fut adressée collectivement au corps diplomatique par le ministre des affaires étrangères.

Voilà quelle est la vérité toute nue ; rien ne m'obligeait à la cacher.

C'est le lieu de dire que le ministre d'Espa-

gne, M. Bermudez de Castro, marquis de Lema, tient une conduite bien plus noble, bien plus chevaleresque que celle de ses collègues. Non-seulement il s'est mis en dehors de ces petites manœuvres, mais il a déclaré qu'il n'abandonnerait jamais le Roi, qu'il courrait les mêmes périls, et qu'au dernier jour de la lutte, si sa Majesté devait être délaissée par ses serviteurs, il prendrait un pistolet pour se placer à son côté. On ne saurait attendre mieux du plus parfait gentilhomme, et l'on voit que M. le marquis de Lema se souvient qu'il est du pays du Cid. M. de Lema n'est pas compris dans la distribution des grands-cordons, par la raison bien simple qu'il en est décoré depuis longtemps.

19 Novembre.

Une courte trêve a été demandée par le général Cialdini ; on l'a accordée; elle doit durer de sept heures du matin à cinq heures du soir. Le général Cialdini veut donner le temps aux habitants du bourg de se réfugier en lieu sûr. Ce sentiment d'humanité serait fort louable; il faudrait en complimenter M. Cialdini avec d'autant plus d'empressement que c'est la première fois qu'il en fait exhibition; on attendait beaucoup moins de lui. Mais on est autorisé à sup-

poser que cette suspension de feu aura plutôt profité aux Piémontais, qui auront travaillé sans être inquiétés par les canons de la place.

Cette nuit, le sous-lieutenant Rieger, suivi de huit soldats suisses du 3e bataillon étranger et de deux du 2e, a poussé une reconnaissance jusqu'au couvent des Capucins. L'ennemi a tiré ici et là quelques coups de fusil; mais enfin la reconnaissance a réussi: on sait à présent que les travaux d'installation des batteries sont moins avancés qu'on ne le supposait.

Le général Del Bosco est arrivé par le bateau des Messageries Impériales. Libre de sa parole, il accourt auprès de son Roi quand les autres l'abandonnent. C'est un événement à Gaëte. Si Del Bosco se fût trouvé à Capoue le lendemain de la bataille de Cajazzo, l'armée royale aurait franchi en une étape la distance qui la séparait de Naples. Del Bosco a été un peu jalousé par quelques officiers supérieurs, car sa conduite était une amère critique de la leur; mais les soldats ont confiance en lui. Après le triomphe de la révolution en Sicile, il conservait du prestige même sur des gens qui appartenaient au camp opposé; le beau sexe prononçait son nom avec une tendre inflexion de voix. J'ai connu a Palerme une noble dame, royaliste comme on ne sait plus l'être en ces temps de scepticisme, qui lui avait voué une

sorte de culte pour sa fidélité, et qui parlait de lui les larmes aux yeux.

Deux caisses remplies d'or ont été débarquées ce soir; elles proviennent de Rome et doivent contenir d'assez fortes sommes, car il fallait quatre matelots pour en porter une seule. Cette ressource était vivement désirée; les coffres étaient presque vides. Que n'opérerait-on pas avec de l'or? L'approvisionnement de la place se compléterait et on aurait dans chaque province des corps de volontaires qui feraient le chasse à l'étranger.

20 Novembre.

La Reine-douairière, Marie-Thérèse, veuve de Ferdinand II, s'est embarquée sur le transport espagnol l'*Alava*, avec sept de ses enfants; le comte de Girgenti, âgé de quatorze à quinze ans, le comte de Bari, âgé de huit ans, le comte de Castelgirone, âgé de moins de quatre ans, les princesses Marie-Annonciade-Isabelle, née en 1843, Marie-Clémentine-Immaculée, née en 1844, Marie-Pie, filleule du Pape, née en 1849, et Marie-Immaculée-Louise, née en 1855. L'auguste famille va attendre à Rome que la Provvidence décide de son sort, comme il y a douze ans, Pie IX, chassé per la révolution, venant demander l'hospitalité à Gaëte. La tête et les bras restent ici pour soutenir jusqu'au bout une des plus hé-

roïques luttes dont l'histoire aura à faire mention, celle du droit contre l'iniquité, de l'indépendance contre l'oppression étrangère, de la loyauté contre la fourberie, de l'ordre social contre le brigandage, de la liberté et de la monarchie contre la tyrannie révolutionnaire. Avec le Roi, demeurent: ses frères, le comte de Trani âgé devingt-deux ans, général de brigade, le comte de Caserte, agé de dix-neuf ans, colonel d'artillerie; son oncle, le comte de Trapani, lieutenant-général. La Reine Marie-Sophie, et la comtesse de Trapani ne partent point aujourd'hui. La Reine paraît même decidée à ne point s'éloigner du théâtre des combats; sans enfants, il lui est plus facile de se consacrer exclusivement à ses devoirs d'épouse. Gloire aux femmes fortes qui ont assez d'intelligence et de caractère pour ne point détourner du chemin de l'honneur l'homme à qui la tendresse les lie!

Le petit incident que voici s'est passé sur les batteries.

Sa Majesté, voulant viser elle-même, se penchait sur un canon. C'est l'usage ici de graver des noms de généraux sur le pièces. Or, il se trouva que le canon portait le nom de Nunziante. Sa Majesté se redressa vivement et détourna la tête sans rien dire. Les officiers présents ne comprenaient pas tout d'abord; mais un coup d'œil jeté

par l'un d'eux sur la pièce les aida à deviner ce qui avait causé une impression pénible au Roi. Le nom a dû être gratté de suite.

Les lourds Piémontais essaient de mettre un peu de sel dans leurs bravades: on leur lançait tout à l'heure des grenades dans un jardin qui longe la route de Mola; quand la grenade avait éclaté, on les voyait paraître sur le route, affectant de secouer la poussière de leurs souliers avec leurs mouchoirs de poche. On les a pourtant obligés de déloger du petit pont qui couvre un ruisseau à l'extrémité du bourg la plus éloignée; ils ont pris leurs jambes à leur cou, comme on dit en style d'écoliers, pour se sauver plus vite.

J'ai pu voir de quelle considération Del Bosco jouit dans l'armée: comme il causait, cette matinée, près du Palais Royal, avec le ministre d'Autriche, il a été entouré, à distance respectueuse, par plus de trois cents soldats. Les exploits du général répondront-ils à l'attente des soldats?

21 Novembre.

S. A. R. la comtesse de Trapani est partie pour Civita-Vecchia et Rome sur l'aviso espagnol le *Vulcano*. La princesse emmène ses enfants qui sont tous en bas âge. Il y a un an et demi que la terre d'exil recevait son père, le Grand-Duc de

Toscane, et ses frères, les princes Ferdinand et Charles, autrefois adorés à Florence; c'est maintenant son tour. Dieu seul sait si elle reviendra auprès de son mari, ou si c'est le prince qui la rejoindra.

Ce soir aussi le corps diplomatique est monté sur un vapeur prussien qui le portera à Civita-Vecchia, d'où il se rendra à Rome. Le ministre d'Espagne tient parole et ne bouge pas d'ici.

L'archevêque de Gaëte, qui depuis une semaine ne couchait plus dans son palais, mais allait passer les nuits à bord du bâtiment prussien, est parti avec le corps diplomatique. C'est un homme d'un âge avancé, circonstance qui justifie jusqu'à certain point l'abandon de son troupeau. Ce qui est moins explicable, c'est que Sa Grandeur malgré la rareté des vivres, n'ait pas même songé à accorder aux fidèles la permission du gras.

On distribue aux soldats le ruban de la médaille créée pour perpétuer le souvenir de la campagne du Volturno. La médaille, qui doit porter au revers les noms de Capoue, Cajazzo, Trifrisco, Santa-Maria, Sant'Angelo, n'est point frappée; elle ne la sera sans doute qu'en des jours plus heureux.

22 Novembre.

On s'aperçoit de plus en plus que la ville est

mal approvisionnée; la plupart des boutiques où l'on vendait naguère quelques denrées alimentaires sont fermées. L'esprit de prévoyance n'a jamais distingué les administrations napolitaines, où manquent d'ailleurs les hommes pratiques. On ne sait pas assez se retourner, pour me servir d'une expression banale mais énergique. Il était si facile de trouver sur la place de Marseille tout ce dont on pouvait avoir besoin! Il est vrai que le défaut d'argent répond à beaucoup de reproches. Quoi qu'il en soit, la chère est maigre à Gaëte. Souvent il arrive que des familles n'ont pas encore du pain à deux heures après midi, et elles le paient jusqu'à 16 grains le *rotolo,* soit 80 centimes le kilogramme. Les bouchers ne tuent presque rien, et la mauvaise vache est enlevée par les officiers. Les pommes de terre sont rares et se vendent cinq sous le *rotolo;* on ne trouve du riz que par intervalles; le macaroni, trois fois plus cher qu'à Naples, apparaît comme un phénomène météorologique; les haricots ne se trouvent que dans les maisons où l'on a eu soin de se munir d'avance; le poisson n'entre presque plus. Çà et là on aperçoit une caisse de figues ou de raisins secs que l'on dispute au vendeur, des sacs de caroubes, horribles fruits qui ressemblent aux écorces de pois chiches. Les châtaignes rissolaient naguère à tous les coins de rues; main-

tenant il serait aussi difficile de découvrir des ananas au fond d'une casemate. Un boulanger se hasardait encore à enfourner des petits gâteaux qu'on croquait sans dégoût; le boulanger a disparu, et avec lui les gâteaux. Les auberges ne donnent plus à manger qu'aux personnes qui apportent elles-mêmes leurs aliments à préparer; celle où je suis logé fait seule exception pour une douzaine d'étrangers, la plupart Français, venus ici volontairement pour servir, comme officiers, la cause de leurs principes. Et Dieu! quelle auberge! quelle cuisine!

Aujourd'hui il est arrivé des pommes, quelques grappes de verjus, des figues, des raisins confits et un peu de macaroni dont on était privé depuis trois semaines. Tout cela a été vendu à haut prix ou plutôt arraché.

La ration du soldat consiste en un *demi-rotolo* de pain frais d'excellente qualité, une demi-once de lard et quatre onces de haricots.

Les chevaux et les mulets nagent dans la même abondance que les hommes. Une partie de ces animaux a été envoyé dans les États romains; il ne reste plus ou presque plus d'avoine. Beaucoup de ces bêtes crèvent; on en voit d'autres, aussi maigres que les chevaux de l'Apocalypse, errer mélancoliquement par les rues, lécher une porte ou ronger les planches d'un chariot.

Les repasseuses chôment, l'empois manquant entièrement; et il n'est pas possible d'avoir une chemise convenable.

L'*Avenir* a chauffé pour Civita-Vecchia, où il emporte des familles, des officiers et des chevaux. Le général Salzano est du nombre des passagers.

Il vient d'être interdit aux civils de monter sur les batteries; la même défense s'étend aux soldats qui ne sont pas de service.

Rien de nouveau dans les opérations de guerre, si ce n'est que les boulets de la batterie étrangère ont coupé un convoi qui passait à longue distance.

23 Novembre.

Un officier de l'escadre française a été enterré ce matin dans le *Campo-Santo* situé sur la première colline, près du bourg. Une suspension de feu jusqu'à onze heures a été gracieusement accordée par les autorités militaires de la place pour l'accomplissement de la cérémonie funèbre. Dans la soirée, le feu a repris de notre côté, mais peu fréquent. Il me semble que l'on sommeille dans les deux camps.

24 Novembre.

Sa Majesté a passé à trois heures de l'après-midi, malgré la pluie, une revue de toutes les

troupes de la garnison. Sa Majesté était à cheval. Le comte de Trani l'accompagnait à pied. Le Roi avait l'air assez soucieux; l'adversité lui a communiqué une maturité précoce, et sous le sourire qui entr'ouvre ordinairement ses lèvres, on devine des émotions cuisantes.

L'*Avenir* est revenu sans avoir débarqué sa charge humaine à Civita-Vecchia; le mauvais temps ne lui a pas permis d'entrer au port, ou bien le capitaine a manqué de hardiesse.

25 Novembre.

Ce qui s'est passé cette nuit prouverait que l'ennemi a des intelligences dans la place; je n'en avais jamais douté. On a beaucoup parlé depuis quelques jours d'effectuer prochainement une sortie, et on supposait qu'elle aurait lieu cette nuit même. Avertis par leurs espions, les Piémontais ont caché dans le bourg quatre bataillons d'infanterie, un escadron de cavalerie et des canons. La sortie ne s'est point faite ; mais trois batteries napolitaines ont tiré sur le bourg pendant quelques heures. Une bombe a incendié une maison; la pluie a éteint ensuite l'embrasement.

Durant la journée presque entière, nous avons eu le tonnerre et la pluie. Ce temps doit contrarier les agresseurs.

Un parlementaire, introduit par la porte de mer,

a amené cinq aumôniers et quatre chirurgiens qui appartenaient naguère à la garnison de Capoue. On lui a remis, en échange, les bersagliers faits prisonniers dans le combat du 12 novembre.

26 Novembre.

L'*Avenir* est reparti pour Civita-Vecchia; mais le général Salzano est resté. Les généraux Antonelli et Tabacchi, dont la démission avait été acceptée, se sont pareillement décidés à demeurer.

27 Novembre.

M. Pozzo di Borgo, lieutenant d'état-major, petit-neveu du célèbre diplomate, a été député en parlementaire au général Cialdini, pour demander que des cadavres étendus depuis dix ou douze jours sous les remparts soient ensevelis. Il a eu avec le général piémontais une conversation qui n'est pas dépourvue d'intérêt. Cialdini lui a dit qu'il possedait le journal de Masséna, et qu'il s'en servait pour diriger le siége. Mais le siége de Gaëte est beaucoup plus difficile en 1860 qu'en 1806, pour diverses raisons dont la principal est celle-ci: Masséna avait, entre son camp, et les fortifications de la place, une montagne qui couvrait ses tranchées et neutralisait en partie le tir des Napolitains. Cette montagne est aujourd'hui completement rasée, et c'est sur son emplace-

ment que se trouve le camp. De la sorte, les Piémontais devront creuser leurs tranchées sur une pente en descendant la colline, opération qui offre peu de chances de réussite. Cialdini a fait remarquer ensuite au jeune parlementaire, que Gaëte occupe une position topographique exceptionnelle. Ordinairement des tranchées se développent à droit et à gauche, tendant à agrandir la ligne d'attaque, à entourer la place, et, partant, à disséminer les feux de la défense. Ici c'est tout le contraire; à mesure que les assaillants avancent, le front d'attaque se rétrécit, parce que la langue de terre à l'extrémité de laquelle est bâtie Gaëte se termine presque en pointe. La place se dégage, au lieu d'être enserrée, quand l'ennemi approche, et les feux de la défense convergent sur un seul point. Ces observations du général piémontais sont très-sensées. Cialdini a affecté de dire que les projectiles de la place n'avaient pas causé à son armée des dommages considérables. Il a ajouté que l'on entendrait bientôt aussi ses canons, dont l'harmonie serait assez imposante.

L'ennemi travaille derrière la colline des Capucins et aux ruines de Sainte-Agathe ; sur ces deux points, des mortiers doivent déjà être placés ; aussi le feu de nos batteries du front de terre a-t-il été dirigé de ce côté. Pendant toute cette soirée le tir a été assez vif, et il y a lieu

de croire qu' il a produit un bon résultat. Les bombes et les grenades atteignaient aux endroits indiqués; pourtant il m'a semblé que les projectiles éclataient un peu tardivement, quinze ou vingt secondes après leur chute.

Sur les batteries de la place on a négligé certaines précautions: les parapets ne sont pas tous assez garnis , et il aurait fallu sur celles des esplanades qui sont en bitume ou en macadam, répandre de la paille mouillée ou du fumier. Le temps n'a cependant pas manqué pour se mettre en garde.

28 Novembre.

Nous jouissons de la température la plus douce, et le soleil nous traite comme ses enfants chéris. J'avais autrefois passé la saison de l'automne à Naples; c'est la plus belle de l'année. Rien n' est comparable au calme des soirées de Naples à cette époque, et j'en avais conservé un souvenir qui me poursuivait dans la patrie. A Gaëte, c'est le même climat; mais le golfe n'est qu'un étang à côté de celui de Naples. Les montagnes qui se dressent devant nous ne sauraient séduire le regard comme le coteau du Pausilippe, les îles de Nisida, de Capri, de Procida, d'Ischia, semées sur les flots bleus ainsi que des nids de verdure; la rive fortunée de Sorrente, les pitons om-

breux de Castellamare, les campagnes qui enlacent le Vésuve, les collines de Capodimonte et du *Campo-Santo.* Et les nuits! Comment en dirais-je les enivrements? Que de fois nous avons pu rester sur la terrasse d'un haut étage, jusqu'à onze heures ou minuit, tête nue, même au milieu du mois de décembre, écoutant une voix chérie, maintenant et pour jamais éteinte, ou les airs mélancoliques des *Sampognari* abruzziens, qui allaient de madones en madones! Ces jours et ces nuits de Naples, je ne pourrai jamais les oublier, sur quels rivages que je promène ma tente.... A Gaëte, voilà plusieurs nuits consécutives qui sont fort belles.

La lune se lève entre les mâts d'une frégate napolitaine tristement ancrée dans le port, ses discrètes clartés se projettent sur la flotte française et les navires espagnols, dont les feux étincellent dans les sabords.

Nous avons lieu de présumer que l'ennemi met à profit cette clémence de la saison, et qu'il active ses travaux. Cependant, ils devraient être plus avancés.

Une trêve d'une heure a eu lieu ce matin pour ensevelir trois cadavres qui gisaient sur le camp. Cette trêve avait été l'objet de la mission de M. Pozzo di Borgo.

Vers la pointe du jour, une reconnaissance, composée de quatre cent quarante hommes, est sortie par la poterne qui donne sur le camp. Elle était conduite par le lieutenant-colonel Migy, naguère commandant du 2e bataillon étranger. Le général Del Bosco avait la haute direction. La moitié du contingent était fournie par les bataillons étrangers, et les chasseurs napolitains composaient le reste de l'effectif. Partagés en trois colonnes, ces quatre cent quarante hommes devaient visiter les collines et les vallons au delà du camp. La principale colonne, celle du centre, était sous les ordres d'un vieux capitaine suisse, M. Steiner. Les instructions données au lieutenant-colonel Migy lui enjoignaient d'éviter autant que possible le combat. Une reserve de cinq cents hommes était descendue sur les glacis, pour protéger la retraite quand l'explorations serait terminée.

La colonne Steiner s'est bravement élancée, baïonnette en avant, a sauté un mur de retranchement; a tué l'officier et les soldats d'un poste piémontais qui a refusé de se rendre; a parcouru la vallée de Calegno, le mont Atratina, et a depassé les Capucins en soutenant la fusillade contre l'ennemi qui s'éveillait et se réunissait en

forces. Nulle part on n'a découvert de batteries; les travaux d'attaque sont donc moins avancés qu'on ne le supposait. Cette assurance acquise, il ne restait plus qu'à rentrer dans la place. Trois bataillons de bersagliers ont rendu la retraite un peu difficile ; mais enfin on n'a laissé personne entre les mains de l'ennemi. Les Napolitains emmenaient même un prisonnier. L'affaire avait duré moins de deux heures. Des grenades, parties des batteries *Philipstad* et *Regina*, ont fortement appuyé la reconnaissance et ont semé la mort parmi les bersagliers. Nous ne pouvons connaître exactement les pertes de l'ennemi ; mais il doit avoir une centaine d'hommes hors de combat. Les Napolitains ont eu trois soldats tués et vingt et un blessés, dont cinq officiers. Du nombre de ces derniers est le lieutenant-colonel Migy, que je connaissais depuis quelque temps ; une balle lui a traversé le corps. M. Migy est un des meilleurs officiers de l'armée. Ce matin il allait au combat avec un magnifique sang-froid, le cigare à la bouche. On craint que sa blessure soit mortelle. Un lieutenant suisse, avec qui je passai hier la veillée, M. Rieger, a reçu une balle dans le bras.

Les spectateurs ont été distraits un moment par une troupe de canards qui planaient sur le théâtre de l'action; on me cite un farceur qui avait

une envie démesurée de pointer un canon contre ces volatiles.

30 Novembre.

Le lieutenant-colonel Migy a succombé la nuit dernière à sa blessure. On lui a rendu cette soirée les honneurs funèbres. La voix des canons des remparts, tonnant contre l'ennemi, jetait par intervalles des notes imposantes au milieu des marches lugubres que jouait la musique. Le cortège des généraux et des officiers était très-nombreux.

1er Décembre.

Enfin l'ennemi a placé quelques canons et il a ouvert son feu. Ce n'est pas encore bien terribles. Les canons sont rayés; mais on n'en voit que deux pour le quart d'heure. La distance est de plus de trois milles mètres et le tir n'est pas très-sûr. L'ennemi aura pourtant une supériorité, vu le petit nombre de canons rayés que l'on possède à Gaëte. Il ne paraît pas qu'aucun projectile piémontais ait atteint des hommes. Des lettres de Naples assurent que Cialdini mettra en batterie quatre-vingts pièces Cavalli. Nous savons qu'une trentaine de ces pièces sont arrivées à Naples les jours derniers; peut-être même les débarque-t-on actuellement à Mola. Cialdini a reçu aujourd'hui un renfort de trois mille hommes.

Pendant que le nombre des assaillants s'accroît, celui des assiégés, d'ailleurs beaucoup trop considérable, diminue. Le *Dahomé* a emporté à Civita-Vecchia six cent cinquante soldats.

On a demandé aux Piémontais de la neige pour les blessés; ils en ont envoyé sur deux barques. C'est la première gentillesse de ces envahisseurs.

2 Décembre.

Le *Protis* a emmené à Civita-Vecchia cinq cents hommes.

Quelques projectiles de trente kilog., lancés par les canons rayés des Piémontais, dépassent la tour *Orlando*; ils ont blessé quatre hommes. L'ennemi ne tire pas encore à intervalles réguliers.

La gracieuse Reine des Deux-Siciles a du sang d'héroïne dans les veines: elle se promenait aujourd'hui sur les batterie; les boulets arrivaient de temps en temps dans le voisinage ; leur sifflement ne la faisait que sourire.

3 Décembre.

Deux canons rayés, placés à la *Trinità*, répondent aux Piémontais; on avait cru d'abord que leur portée serait trop faible. Cependant les passagers d'un bateau à vapeur, qui, en venant de Civita-Vecchia, longeait la côte, déclarèrent avoir vu avec des lunettes, trois boulets napolitains em-

porter des tentes près de *Monte-Christo* où est la batterie ennemie.

Je viens de lire le récit que le journal officiel de Naples a publié sur la reconnaissance du 29 novembre. Ce récit donne de rudes entorses à la vérité. Cialdini sait aussi bien mentir que M. de Cavour et Garibaldi; aucun de ces grands hommes n'est à même d'apprendre quelque chose des deux autres ou aux deux autres.

On me communique copie d'une note qui a été adressée en date du 27 novembre aux représentants de sa Majesté accrédités près des cours étrangères. Dans cette note il est dit que quatre navires marchands piémontais, portant pavillon piémontais et charge piémontaise, l'un plein de charbon, l'autre de grains, ont abordé au port de Gaëte, poussés par la fortune de la mer. Le droit de saisie était évident. Cependant le Roi, usant d'une générosité dont ses ennemis ne lui ont certes pas offert l'exemple, a ordonné que les quatres bâtiments fussent relâchés. Mais s'il arrivait ici d'autres bâtiments avec pavillon piémontais, on leur appliquerait les lois de la guerre, afin que la magnanimité royale ne soit pas interprétée comme une faiblesse.

4 Décembre.

Une messe militaire a été célébrée à l'église de

l'*Annunziata* à l'occasion de la fête de Sainte-Barbe, patronne des artilleurs. Le Roi, la Reine et les princes y assistaient. Pendant ce temps la place n'a pas tiré.

Les boulels des canons rayés piémontais commencent à traverser la ville; passant toute à l'heure sur la place de la Grand'-Garde, j'en ai entendu siffler un assez près de moi. Ils vont tomber jusque dans la mer, soit derrière le mont *Orlando*, soit même dans le port. On aperçoit seulement quatre pièces en position. Les Piémontais prennent souvent pour but les poudrières ou le laboratoire d' artillerie de la *Trinità*.

Un ordre du jour du Roi rappelle aux troupes qu' elles ont jusq' ici cédé devant le nombre, et non devant la valeur des ennemis. Sa Majesté attend d' elles qu' elles fassent une résistance invincible derrière les remparts de Gaëte. Gaëte est mieux fortifiée qu' en 1806, et cependant à cette époque la place tint longtemps contre « les premiers soldats du monde. » Cette fois, le siége aura un dénouement plus heureux. Le Roi cite en passant la valeur que montre la garnison de la citadelle de Messine, inébranlable depuis cinq mois. Ce titre de « premiers soldats du monde, » décerné par Sa Majesté sicilienne aux Français, flattera l' opinion publique en France. On sent que les Bourbons, partout où ils sont transportés, n'oublient pas leur origine.

La colonie française s'est réunie hier soir dans la seule auberge ouverte encore à Gaëte; le lieutenant François Pozzo di Borgo l'avait conviée à célébrer sa fête. Notre amphitryon, malgré toute sa bonne volonté, ne pouvait pas nous offrir un souper comme chez les Frères Provençaux; mais si nous n'avons pas vidé un grand nombre de plats fins, nous nous sommes largement dédommagés en faisant sauter les bouchons de quelques donzaines de bouteilles de vin de Bordeaux et de Champagne, doux produits de la terre natale, qui ont acquis une nouvelle saveur dans leur translation à Gaëte. Si chaque santé que nous avons porté aú Roi et à la Reine ajoute un mois à la vie de Leurs Majestés, elles vivront trois ou quatre siècles.

5 Décembre.

Un joli coup de main a été exécuté la nuit dernière:

Il s'agissait de faire sauter trois maisons à l'entrée du bourg. Il eût-été plus simple et plus désirable de détruire tout le bourg; l'existence du bourg est une faute stratégique; le jeune Roi, qui a été surnommé *Bombicella*, sans doute parce qu'il est beaucoup bombardé et qu'il n'a jamais assez bombardé, s'est toujours refusé à brûler le bourg. Donc, trois maisons étant données

à faire sauter, le général Del Bosco appela hier soir deux officier français, le capitaine comte de Christen et le sous-lieutenant vicomte de Maricourt, pour leur communiquer son projet et les charger de l'exécution. Les deux officiers, interrogés sur le projet, y firent des objections et en présentèrent un autre que le général accepta avec la meilleure grâce, en présence du Roi. Vers deux heures après minuit, cent vingt chasseurs sortirent de la place, sous le commandement de l'adjudant-major Simonetti. Douze artilleurs suivaient, portant huit barils de poudre. Les cent vingt chasseurs se partagèrent en trois colonnes; celle du centre, à qui était spécialement confiée l'action, était-aux ordres du Capitaine de Christen, et M. de Maricourt y avait un peloton à commander. Il faisait clair de lune. Arrivée doucement au milieu du camp, la troupe prit les pas de course. A l'entrée du bourg, les sentinelles piémontaises, qui avaient été doublées, crièrent: Qui vive? M. de Christen répondit par un mot qui n'appartient pas au dictionnaire des salons, mais que l'on prête à Cambronne au lieu du fameux: *La garde meurt, etc.* M...! Les sentinelles firent feu à cinq pas et manquèrent M. de Christen. Alors celui-ci s'écria en français: *En avant les zouaves! à moi, les chasseurs! Point de quartier à cette canaille!* Les chasseurs napolitains s'élancèrent et

tuèrent deux factionnaires; les autres sentinelles se replièrent précipitamment ; les chasseurs les poursuivaient, mais ont les retint. Une fusillade partit d' un jardin voisin; les Napolitains y répondirent. Soudain, on entendit la trompette qui donnait le signal convenu pour la retraite. Les artilleurs, entrées dans les trois maisons désignées, avaient posé leurs barils de poudre et mis le feu aux mèches. La troupe tout entière, sans avoir perdu un seul homme, se hâta de se rapprocher des portes de la ville. A peine était-elle sur les glacis, qu'une grande explosions réveilla les échos des montagnes de Mola, des gerbes de flammes montèrent dans les airs, et une maison s'affaissa sur elle-même. Les deux autres maisons ne s' écroulèrent pas entièrement, mais elles étaient suffisamment ébranlées. Les cris de *Vive le Roi !* en italien et en français, émurent le camp piémontais ainsi que l' escadre française. Le coup était exécuté.

Sa Majesté a passé la nuit, étendue sur des chaises, dans le petit corps-de-garde qui est à la première grille de la place. Pendant que s'opérait la sortie, Sa Majesté s'est portée au poste avancé. Les autres princes étaient sur les batteries.

6 Décembre.

Les boulets rayés que lance la batterie piémon-

taise établie à *Monte-Christo,* tombent plus nombreux sur la ville; on les prend souvent pour des bombes. Les canons rayés de la place, en si petit nombre, ne peuvent répondre avantageusement. On doit aujourd'hui sentir vivement la perte des canons rayés laissés à Capoue et à Naples. Je n'ai pourtant pas appris que les projectiles ennemis aient causé du mal dans la ville. Mais ce qui est odieux, c'est que l'ennemi tire sur l'hôpital de Saint-François. Le drapeau noir élevé durant le jour, et les fanaux suspendus pendant la nuit, devraient suffire à préserver cet édifice; point: un boulet est tombé ce matin dans une salle pleine de malades; par miracle les éclats n'ont touché personne.

Mon ancien logement, à peu de distance de l' hôpital a été percé par un boulet. J'ai donc évité, sans le savoir, une visite des plus importunes.

Le palais da Roi et celui de la Reine-Mère sont un but pour l'ennemi; il pense sans doute effrayer le Roi et le déterminer à quitter Gaëte. Les drôles ! ils ne connaissent pas à qui ils ont affaire. Grâce à Dieu, ce Bourbon est de sa race! Ou je me trompe fort, ou il sera à la hauteur de toutes les épreuves, et il ne quittera Gaëte que lorsqu'il la verra en ruines. Il faudra bien que l'Europe confesse que le sang de Henri IV n'est point tari.

7 Décembre.

La canonnade a été plus forte que précédemment. L'hôpital de Saint-François en porte les marques sanglantes. Un boulet rayé, éclatant parmi les malades, en a blessé une quinzaine dont quelques-uns très-grièvement. On évacue l'hôpital.

Une fenêtre de la magnifique église neuve de Saint-François et la rampe de l'escalier ont été endommagées.

La tour *Orlando*, d'où l'on peut observer tous les mouvements des Piémontais, les inquiète. Leurs projectiles y arrivent assez nombreux. Le sommet de la tour est entamé.

Le laboratoire des artificiers, que dirige avec une activité digne de tous éloges un jeune Français, M. Pierrel, a un mur ébréché.

Les poudrières n'ont pas été atteintes.

LL. AA. RR. les comtes de Trapani et de Trani sont partis la nuit dernière pour Rome sur un bateau espagnol. Les princes reviendront promptement au poste du danger qui est aussi celui de l'honneur ; ce sont des affaires d'État qui motivent leur absence.

8 Décembre.

C'est aujourd'hui une fête solennelle pour le pays. Quand le souverain était en paix à Naples,

sur son trône, il passait, le 8 décembre, une revue de vingt-cinq ou trente mille hommes. A l'une de ces revues, en 1856, Ferdinand II reçut au Champ-de-Mars un coup de baïonnette de Milano. Milano ne fut à cette époque, malgré de timides essais de glorification, qu'un vil assassin. Maintenant la mémoire de Milano est officiellement proclamée sainte et chère à l'Italie. La garde nationale de Naples va déposer des couronnes d'immortelles sur la tombe du régicide; sa mère reçoit une pension et ses sœurs obtiennent une dot; le tout en vertu d'un décret de Garibaldi rendu au nom du roi Victor-Emmanuel. Et qu'on nie la régénération de l'Italie!

L'ennemi a démasqué hier une petite batterie de pièces rayées aux ruines de *Sant-Agata*, sur la même ligne que *Monte-Christo*, mais à l'extrémité opposée, du côté de Mola. Il paraîtrait que pour coup d'essai un boulet aurait crevé dans un canon. Le feu a duré toute la nuit; on répondait de plusieurs batteries napolitaines.

Ce matin, le feu des Piémontais a cessé. La place a dû leur faire du mal. Deux soldats seulement ont été tués à nos avant-postes.

Les malades de l'hôpital si maltraité par les projectiles creux, ont été transportés au quartier de Sainte-Catherine.

Le général Cialdini vient d'écrire au gouverneur

de la place pour l'avertir que par ordre de son souverain il suspendrait son feu pour trois jours. C'est une simple notification et non un armistice ou une demande de réciprocité.

Le général de brigade Marulli, sous-gouverneur, faisant les fonctions de gouverneur pour le lieutenant-général Ritucci, malade, a répondu que la place cesserait aussi son feu par courtoisie, si le général Cialdini engageait sa parole d'honnenr de ne point faire travailler jusqu'à l'expiration des trois jours.

9 Décembre.

Toutes les gouttières du firmament nous versent la pluie.

Quoique le général Cialdini n'ait pas répondu à la proposition du général Marulli, néanmoins, le Roi a ordonné de ne pas tirer avant que l'ennemi recommence.

10 Décembre.

Quel déluge ! comme les Piémontais doivent avoir les pieds frais! Frottons-nous les mains. La mer aussi est horrible.

Aujourd'hui seulement le général Cialdini a écrit au général Marulli, expliquant son retard par l'état orageux du golfe, qu'un vapeur piémontais n'aurait pu traverser pour amener le parlemen-

taire. Il laisse la place libre de tirer ou de ne pas tirer, comme il plaira au commandant, et il déclare qu'il n'a nullement entendu demander échange de procédé; il refuse d'engager sa parole de ne point faire travailler.

Au reste, toutes ces écritures sont superflues; voilà le troisième jour fini.

11 Décembre.

François II vient d'adresser une proclamation à ses peuples. Je n'ai pu la lire sans une profonde émotion, qui sera partagée par tous les hommes de cœur. Les souverains ont eu depuis soixante ans des occasions fréquentes d'élever la voix; je ne crois pas que jamais aucun d'eux l'ait fait sur un tont plus digne. Je ne connais pas de manifeste royal plus beau que celui-là. Et je sais que François II l'a écrit de sa main, depuis le premier mot jusqu'au dernier. C'est vraiment un homme qui se révèle à l'Europe; c'est un Roi méconnu qui se redresse de cent coudées. Cette proclamation vaut une victoire éclatante, et je serais bien trompé si elle ne modifiait considérablement l'opinion publique en faveur de celui qui l'a pensée, écrite et signée. Quand ce journal paraîtra, la presse de tous les pays aura depuis longtemps publié ce document; cela ne m'empêche pas de l'insérer dans ma chronique. La

pièce royale doit rester; elle fera désormais partie des annales du royaume des Deux-Siciles, et, à elle seule, elle parle cent fois plus éloquemment que toutes ces pages d'un obscur publiciste:

« Gaëte, 8 décembre 1860.

« Peuples des Deux-Siciles,

« De cette place où je défends plus que ma couronne, l'indépendance de la patrie commune, votre souverain élève la voix pour vous consoler dans vos misères et pour vous promettre des temps plus heureux. Trahis également, également dépouillés, nous nous relèverons ensemble de nos infortunes. L'œuvre de l'iniquité n'a jamais duré longtemps, et les usurpations ne sont pas éternelles.

« J'ai laisée tomber dans le mépris les calomnies, j'ai regardé avec dédain les trahisons, tant que trahisons et calomnies se sont attaquées uniquement à ma personne. J'ai combattu non pour moi, mais pour l'honneur du nom que nous portons. Mais quand je vois mes sujets bien-aimés en proie à tous les maux de la domination étrangère, quand je les vois, peuples conquis, porter leur sang et leur or en d'autres pays, foulés aux pieds par un maître étranger, mon cœur napolitain bat d'indignation dans ma poitrine, et je suis conso-

lé seulement par la loyauté de ma brave armée, par le spectacle des nobles protestations qui, de tous les points du royaume, s'élèvent contre le triomphe de la violence et de la fourberie.

« Je suis Napolitain ; né parmi vous, je n'ai pas respiré un autre air, je n'ai pas vu d'autres pays, je ne connais pas d'autre sol que le sol natal. Toutes mes affections sont dans le royaume; vos coutumes sont mes coutumes ; votre langue est ma langue; vos ambitions sont mes ambitions. Héritier d'une antique dynastie qui, pendant de longues années, régna sur ces belles contrées et en avait reconstitué l'indépendance et l'autonomie, je ne viens pas, après avoir dépouillé les orphelins de leur patrimoine et l'Église de ses biens, m'emparer par la force étrangère de la plus délicieuse partie de l'Italie ! Je suis un prince qui est *vôtre*, et qui a tout sacrifié à son désir de conserver parmi ses sujets la paix, la concorde et la prospérité.

« Le monde entier l'a vu: pour ne point verser le sang, j'ai préféré risquer ma couronne. Des traîtres, payés par l'ennemi étranger, s'asseyaient dans mon conseil à côté des fidèles serviteurs ; dans la sincérité de mon cœur, je ne pouvais croire à la trahison. Il m'en coûtait trop de punir ; je souffrais d'ouvrir, après tant de malheurs, l'ère de la persécution ; et ainsi la déloyauté de quel-

ques-uns et ma clémence ont facilité l'invasion, qui s'est opérée par le moyen des aventuriers, puis en paralysant la fidélité de mes peuples et la valeur de mes soldats.

« En butte à de continuelles conspirations, je n'ai pas fait verser une goutte de sang, et l'on a accusé ma conduite de faiblesse. Si l'amour le plus tendre pour mes sujets, si la confiance naturelle de la jeunesse dans l'honnêteté d'autrui, si l'horreur instinctive du sang méritent ce nom, oui, certes, j'ai été faible. Au moment où la ruine, de mes énnemis était sûre, j'ai arrêté le bras de mes généraux pour ne pas consommer la destruction de Palerme. J'ai préféré abandonner Naples, ma maison, ma capitale chérie, sans en être chassé par vous, pour ne pas l'exposer aux horreurs d'un bombardement comme ceux qui ont eu lieu plus tard à Capoue et à Ancône. J'ai cru, de bonne foi, que le roi de Piémont, qui se disait mon frère et mon ami, qui me protestait qu'il désapprouvait l'invasion de Garibaldi, qui négociait avec mon gouvernement une alliance intime pour les vrais intérêts de l'Italie, n'aurait pas rompu tous les traités et violé toutes les lois pour envahir mes États en pleine paix, sans motif ni déclaration de guerre. Si ce sont là mes torts, je préfère mes infortunes aux triomphes de mes adversaires.

« J'avais donné une amnistie, j'avais ouvert les portes de la patrie à tous les exilés, j'avais accordé à mes peuples une constitution. Je n'ai certes point manqué à mes promesses. Je me préparais à garantir à la Sicile des institutions libres qui auraient consacré, avec un Parlement séparé, son indépendance administrative et économique, et écarté d'un seul coup tous les motifs de défiance et de mécontentement. J'avais appelé dans mes conseils les hommes qui me semblaient les plus acceptables par l'opinion publique en ces circonstances; et, autant que me l'a permis l'incessante agression dont je suis devenu la victime, j'ai travaillé avec ardeur aux réformes, aux progrès, à la prospérité de notre commun pays.

« Ce ne sont pas les discordes intestines qui m'arrachent mon royaume; mais je suis vaincu par l'injustifiable invasion d'un ennemi étranger. Les Deux-Siciles, à l'exception de Gaëte et de Messine, ces derniers asiles de votre indepéndance, se trouvent aux mains du Piémont. Qu'est-ce que cette révolution a procuré aux peuples de Naples et de Sicile? Voyez la situation que présente le pays: Les finances, naguères si florissantes, sont complétement ruinées; l'administration est un chaos; la sécurité individuelle n'existe pas. Les prisons sont pleines de suspects; au lieu de la liberté, l'état de siége règne dans les provinces, et un

général étranger publie la loi martiale, décrète la fusillade instantanée pour tous ceux de mes sujets qui ne s' inclinent pas devant le drapeau de la Sardaigne. L'assassin est récompensé; le régicide obtient une apothéose; le respect au culte saint de nos pères est appelé fanatisme; les promoteurs de la guerre civile, les traîtres à leur pays reçoivent des pensions que paie le pacifique contribuable. L'anarchie est partout. Des aventuriers étrangers ont mis la main sur tout, pour satisfaire l'avidité ou les passions de leurs compagnons. Des hommes qui n'ont jamais vu cette partie de l'Italie, ou qui, dans une longue absence, en ont oublié les besoins, constituent votre gouvernement. Au lieu des libres institutions que je vous avais données et que je désirais développer, vous avez eu la dictature la plus effrénée, et la lois martiale remplace maintenant la Constitution. Sous les coups de vos dominateurs, disparaît l'antique monarchie de Rogier et de Charles III, et les Deux-Siciles ont été declarées provinces d'un royaume lointain; Naples et Palerme seront gouvernées par des préfets venus de Turin.

« Il y a un remède à ces maux et aux calamités plus grandes encore que je prévois: la concorde, la résolution, la foi dans l'avenir. Unissez-vous autour du trône de vos pères. Que l'oubli couvre pour toujours les erreurs de tous; que

le passé ne soit jamais un prétexte de vengeance, mais une leçon salutaire pour l'avenir. J'ai confiance dans la justice de la Providence, et, quel que soit mon sort, je resterait fidèle à mes peuples comme aux institutions que je leur ai accordées. Indépendance administrative et économique entre les Deux-Siciles, avec des Parlements séparés; amnistie complète pour tous les faits politiques: tel est mon programme. Hors de ces bases, il ne restera pour le pays que despotisme et anarchie.

« Défenseur de l'indépendance de la patrie, je demeure et combats ici pour ne point abandonner un dépôt si sacré et si cher. Si l'autorité rentre dans mes mains, ce sera pour protéger tous les droits, respecter toutes les propriétés, garantir les personnes et les biens de mes sujets contre toute sorte d'oppression et de pillage. Si la Providence, dans ses profonds desseins, permet que le dernier boulevard de la monarchie tombe sous les coups d'un ennemi étranger, je me retirerait avec la conscience sans reproche, avec une foi inébranlable, avec une immuable résolution; et en attendant l'heure inévitable de la justice, je ferai les vœux les plus ardents pour la prospérité de ma patrie, pour la fidélité de ces peuples qui forment la plus grande et la plus chère portion de ma famille.

« Le Dieu Tout-Puissant , la Vierge Immaculée et Invincible, protectrice spéciale de notre pays, soutiendront notre cause commune.

« *Signé:* François. »

12 Décembre.

Les Piémontais travaillent toujours activement à la construction d'une route; ils érigent des batteries à la maison *Tucci* et à la maison *Occagno*. Ils ont abandonné leur batterie de *Monte-Christo*, probablement pour ne pas attirer les feux de la place sur les troupes campées derrière. La route du bourg qui longe la mer, a été coupée pour mettre obstacle aux sorties de la garnison. L'artillerie de la place chasse les tavailleurs de la maison *Tucci*, de la maison *Occagno*, aussi bien que de la route en construction, et moleste le camp situé derrière *Monte-Christo*.

Dans la place, le génie achève de blinder quelques réserves de munitions sur le front de terre, régularise les terre-plains et affermit les parapets.

13 Décembre.

Pendant la nuit, les Piémontais ont travaillé à construire une batterie sur le mont *Tortano* à deux mille six cents mètres. Ce matin, on voyait un

parapet avec quatre embrasures, et des hommes plaçant des canons. Le tir de la place a contraint les travailleurs de se disséminer momentanément.

Un coup de fusil étant parti cette nuit de nos postes avancés contre un déserteur, les Piémontais ont cru à une sortie. Des troupes qui, paraît-il, habitent les maisons du bourg, ont commencé une vive fusillade. L'artillerie, déjà placée à *Monte-Tortano*, s'est fait entendre pour la première fois, et des canons rayés de campagne, transportés sur la colline des Capucins, ont tiré avec vivacité, sans trop savoir contre qui ou contre quoi. Du chemin couvert, les Napolitains ont répondu à la fusillade, et les batteries du front de terre ont essayé de contre-battre celles des assiégeants. Le feu a duré trois heures; trois hommes ont été blessés, et deux ou trois maisons ont été légèrement endommagées.

Le génie napolitain blinde des réserves de munitions sur le front de terre.

14 Décembre.

Un petit nombre de travailleurs piémontais se montre à *Monte-Tortano* et se couvre avec des fascines. La place les laisse faire.

Le blindage des réserves de munitions est maintenant presque achevé sur le front de terre. On termine aussi un retranchement blindé à la por-

te de terre; il pourrait être plus solide. Dans le fossé voisin de la batterie *Citadella*, on construit un parapet pour les feux de fusillade; ce parapet servirait dans le cas où les assiégeants s'avanceraient contre la porte de terre, après avoir culbuté les postes avancés.

15 Décembre.

Les assiégeants travaillent toujours derrière le mur du jardin des Capucins, sur la crête de *Monte-Tortano*, à la maison *Occagno*, à la maison *Tucci* et à l'endroit de la plage connu sous le nom de la *Conca*.

A huit heures du matin, *Monte-Tortano* a commencé le feu contre la batterie étrangère et contre la ville. Le feu a duré tout le jour; mais avec de larges intervalles de temps; il ne cesse même pas à la nuit. Les balles napolitaines molestent les travailleurs ennemis.

16 Décembre.

Au point du jour, on aperçoit un bataillon de Piémontais qui descend à la vallée de *Calegno*. Un découvre aussi des ouvriers sur la route, sur *Monte-Tortano* et à la maison *Occagno*. *Monte-Tortano* ouvre le feu à dix heures. L'artillerie de la place répond avec succès; plusieurs bombes lan-

cées par la batterie *Sant'Andrea*, éclatent au beau milieu des batteries piémontaises.

Dans la place, le génie commence les travaux ci-énumérés: blindage de la réserve de munitions de la batterie *Cappelleti ;* restauration des parapets de la batterie *Conca*, détériorés par la pluie.

Plusieurs édifices ont souffert, et un affût a été brisé.

17 Décembre.

Pluies torrentielles.

Voici l'état des travaux entrepris par les assiégeants :

A la maison *Tucci*, la batterie est en voie d'achèvement.

A droite et à gauche d'une maison en ruines, située à l'extrémité orientale de *Monte-Tortano*, on voit deux batteries, dont la première a déjà trois canons et l'autre un seul. Il est certain que le nombre des pièces sera augmenté.

Au lieu d'une route, les Piémontais en construisent deux, partant l'une et l'autre de l'endroit de la plage appelé *Marine-Lariana*. La première se dirige à *Monte-Tortano* par la vallée, entre *Monte-Christo* et le *Colle;* l'autre va à dos du *Colle*, où il y a un camp de trois mille hommes.

Dans le bois, entre Terracine et Sperlonga, les assiégeants font des fascines.

Maintenant voici les travaux que le génie exécute dans la place:

Blindage des fenêtres de la casemate de la *Trinità;* appropriation d'un local pour la réserve de munitions de la batterie *Fico* et de la batterie *San-Giacomo*; blindage d'une ouverture de la batterie de *Torrione-Francese.*

Le feu n'a pas été très-vif de part et d'autre. Cependant un obusier et trois affûts ont été mis hors de service.

18 Décembre.

Les assiégeants augmentent leurs batteries à *Monte-Tortano.*

Dans la matinée et depuis la tombée de la nuit jusqu'au moment où j'écris, les artilleurs piémontais tirent plutôt sur la ville que sur les fortifications.

La place cherche à déranger les travailleurs ennemis.

19 Décembre.

Les travaux des assiégeants s'avancent :

A la maison *Tucci*, on voit un parapet avec cinq embrasures, mais pas encore de pièces. A la maison *Occagno* on découvre aussi un parapet avec des embrasures qui commencent à se dessiner. Dans la vallée de *Calegno,* la route est pres-

que construite. Une batterie s'installe derrière le jardin des Capucins.

Le feu, commencé par *Monte-Tortano* à dix heures du matin, continue encore; mais sans une grande vigueur. Des bombes parties de la place jettent le désordre parmi les assiégeants.

On relève les parapets de la batterie *Sant'Antonio*, sur le front de mer.

Un lieutenant d'artillerie est blessé.

Une grenade pénètre et éclate dans la réserve de munitions de la batterie *San-Giacomo*, sans y mettre le feu; c'est un hasard vraiment surprenant.

20 Décembre.

En braquant la lunette sur *Monte-Tortano*, on distingue cinq canons déjà placés sur la batterie à gauche de la maisonnette en ruines. Le parapet de la batterie de droite est considérablement augmenté. Derrière les Capucins, les ouvriers sont assez nombreux, et l'on y aperçoit aussi des animaux de somme chargés de pierres et de matériaux de construction.

Monte-Tortano tire quelques coups contre la batterie *Regina* qui riposte. Pour la première fois, l'ennemi tire de la chapelle de la *Conca*.

Un passage est ouvert par le génie entre nos trois batteries *Cappelleti*, *Conca* et *Fico*.

21 Décembre.

Les assiégeants ont maintenant trois batteries à *Monte-Tortano*. L'une d'elles ouvre dans la soirée un feu vif qui dure trois heures et qui est principalement soutenu par la batterie étrangère. La canonnade ne cesse qu'à la nuit. Trois ou quatre soldats ont été blessés chez nous.

22 Décembre.

On compte douze canons sur *Monte-Tortano*. Il est probable que les batteries établies sur ce point par les Piémontais joueront le principal rôle dans le siége. Elles ont l'immense avantage d'être hors de portée de nos canons ordinaires, et leurs pièces seront toutes d'un gros calibre rayé. Combien l'on sent aujourd'hui le besoin de canons rayés !

La canonnade a été ce qu'elle était hier, et aucun incident notable ne s'est produit.

Le génie construit dans la place une nouvelle batterie au-dessus de celle de *Malpasso*.

23 Décembre.

La neige est tombée assez copieusement durant la nuit dernière; mais elle fond déjà dans les rues de Gaëte; les montagnes de Mola la garderont plus longtemps. La saison n'empêche pas les assiégeants de travailler. Leurs batteries de la mai-

son *Tucci* et de la maison *Occagno* sont presque achevées, et celles de *Monte-Tortano* s'augmentent sans cesse. La place tire depuis neuf heures du matin; à midi seulement *Monte-Tortano* répond, mais avec beaucoup de précision.

24 Décembre.

Il pleut. Chacun se cache.

On établit dans les casemates de la batterie *Regina* un hôpital provisoire pour donner les premiers soins aux blessés.

25 Décembre.

Voilà la journée la plus chaude depuis le commencement du siége. L'ennemi, qui a déjà à longue distance une vingtaine de pièces rayées de gros calibre en position, s'est mis tout à coup, avant midi, à tirer avec fureur sur la ville plutôt que sur les fortifications. La population paisible se promenait dans les rues. En trois ou quatre heures, les assiégeants ont lancé plus de cinq cents boulets rayés. Une dizaine de soldats ont été blessés et cinq ou six ont été tués. Une malheureuse jeune fille de seize ans a eu la jambe emportée; on pense que sa blessure sera mortelle. La place n'a pas pu faire taire *Monte-Tortano*, vu l'éloignement; nos artilleurs sont obligés de

se borner à molester les travailleurs qui se montrent à distance raisonnable.

La Reine a envoyé tout son poisson aux sœurs de Charité pour les malades. Pour expliquer, non pas le gracieux présent de Sa Majesté, mais cette circonstance d'un envoi de poisson plutôt que d'autres aliments, il faut dire qu'à Naples toute famille célèbre la nuit de Noël par un repas homérique dont le plat le plus indispensable est une anguille qu'on nomme *capitone*. Cette anguille traditionelle se vend parfois très-cher.

26 Décembre.

Sur toutes les positions ennemies déjà désignées, on voit des pionniers, des animaux de somme et des chariots sur la route construite.

Monte-Tortano se développe. Ces batteries-là nous causeront beaucoup de mal.

Une batterie, qui n'a encore que deux pièces, se découvre à la maison Carrée, autrement dite la maison Masséna, ou bien encore la maison du Diable.

Le feu a été assez vif toute la journée des deux côtés. Les mortiers de la batterie *Sant' Andrea* ont fait merveille; ils ont-jeté au milieu des travailleurs des bombes qui ont semé l'épouvante et le désordre. Suivant leur louable habitude, les

Piémontais ont visé surtout aux habitations des pacifiques habitants.

27 Décembre.

Comme Victor-Emmanuel devait partir aujourd'hui de Naples, où il a recueilli plus de sifflets que de sympathies, on supposait qu'il s'arrêterait à Mola. De la batterie étrangère on a cru un instant l'apercevoir; ce n'était peut être qu'un général avec un état-major. Toujours est-il que la batterie étrangère a aussitôt pointé le seul canon rayé qu'elle possède sur l'endroit où apparaissait le personnage plus ou moins royal. Au quatrième coup, personnage et cortége ont disparu derrière une ruine.

Cinq ou six soldats napolitains ont été blessés.

28 Décembre.

Canonnade de nuit et de jour, mais pas trop forte.

29 Décembre.

Partout des travailleurs sur les positions ennemies. Aux Capucins notamment l'œuvre se poursuit rapidement; on voit à gauche du couvent un dépôt considérable de sacs à terre.

Ordre est donné dans la place de construire sur

l'esplanade où est bâtie la tour *Orlando* une batterie pour quatre pièces rayées de 12. Ces pièces devront répondre à *Monte-Tortano* qui inspire de sérieuses inquiétudes, et couper les convois de munitions des assiégeants.

30 Décembre.

Le feu de la place est surtout dirigé contre les ouvriers occupés derrière le jardin des Capucins. Les canons piémontais répliquent, blessent quelques soldats et endommagent les maisons des habitants.

31 Décembre.

Deux pacifiques citoyens ont été tués par les projectiles ennemis. Dans l'armée, il y a trois hommes tués et sept blessés. Plusieurs maisons sont percées par les boulets.

Aujourd'hui expire le délai accordé par le Roi à tous les officiers et soldats pour se retirer de la place, s'ils ne se sentaient point disposés à associer plus longtemps leur sort à celui de leur souverain et de la place elle-même. Trois ou quatre officiers, me dit-on, ont seuls profité de l'autorisation, et le nombre des soldats qui les ont imité est insignifiant. Je suis heureux que l'année se close par ce trait si honorable. La garnison a tenu même à manifester plus ouvertement ses senti-

ments; tous les officiers ont signé une adresse à sa Majesté. Je ne crois pas pouvoir me dispenser d'insérer ici ce document;

« Sire ,

« Au milieu des malheureux événements dont la tristesse des temps nous a fait les spectateurs affligés et indignés, nous soussignés, officiers de la garnison de Gaëte , nous venons , unis dans une ferme volonté, renouveler l'hommage de notre foi devant votre trône, rendu plus vénérable et plus splendide par l'infortune.

« En ceignant l'épée, nous jurâmes que le drapeau qui nous était confié par Votre Majesté serait par nous défendu, même au prix de tout notre sang. C'est à ce serment que nous entendons rester fidèles; quels que soient les privations, les souffrances et les périls auxquels nous appelle la voix de nos chefs, nous sacrifieront avec joie nos fortunes, notre vie et tout autre bien pour le succès ou pour les besoins de la cause commune. Jaloux gardiens de cet honneur militaire qui distingue seul le soldat du bandit , nous voulons montrer à Votre Majesté et à l'Europe entière que si beaucoup d'entre les nôtres ont par la trahison ou la lâcheté souillé le nom de l'armée napolitaine , grand aussi fut le nombre de ceux qui

s'efforcèrent de le transmettre pur et sans tache à la postérité.

« Que notre destinée soit près de se décider ou qu'une longue série de souffrances et de luttes nous attende encore, nous affronterons le sort avec résignation et sans peur; avec le calme fier et digne qui convient à des soldats, nous irons au devant des joie du triomphe ou à la mort des braves, en poussant notre vieux cri de: *Vive le Roi!* »

(Suivent les signatures de tous les officiers.)

1 Janvier 1861.

Que de réflexions il y aurait à faire au seuil de la nouvelle année, et en jetant un regard à celle qui vient de s'enfuir laissant derrière elle le cortége des révolutions! Je les refoule au fond de mon âme, ces réflexions.

Je m'étais persuadé qu'à minuit les Piémontais nous souhaiteraient la bonne année par une bruyante salve; ils ont préféré dormir, et les Napolitains les ont imités. Aujourd'hui, on n'a pas brûlé un grain de poudre.

Les chevaux et les mulets crèvent tous d'inanition; j'en ai vu derrière le séminaire une quinzaine étendus dans la boue. Un moulet qui se tenait encore sur ses jambes léchait la peau de

l'un de ses camarades morts, et même la déchirait à belles dents. Un autre de ces animaux, couché dans l'eau, conservait à peine la force de lever la tête pour manger je ne sais quelles écorces de caroubes dans la main d'un enfant en haillons.

Une audacieuse expédition, composée de trois mille hommes, devait partir ce soir, par mer, pour les Calabres. Tout était préparé; un pronostic de mauvais temps a fait différer l'embarquement mystérieux.

2 Janvier.

Le départ de l'expédition a été encore contremandé. On commence à en parler dans la ville; les bavards sont ceux mêmes qui seraient tenus à une plus parfaite discrétion.

La canonnade a été assez nourrie: mais le résultat n'est guère important de part et d'autre.

Comme on exécute des travaux dans le voisinage de la tour *Orlando* pour l'établissement d'une batterie, la tour a été le principal point de mire depuis ce matin. Nous sommes allés nous y promener, M. Pozzo di Borgo et moi. Au moment où nous franchissions le seuil de la porte de la tour, sur lequel deux soldats avaient été blessés peu auparavant, un boulet s'est brisé sur les

pierres, et les fragments ont volé jusqu'à nos pieds. Sur la plate-forme de la tour, nous avons été visés ; un boulet rayé a éclaté au-dessus de nos têtes sans nous blesser. Une minute après, un troisième perçait la voûte de la guérite d'observation à l'entrée de laquelle j'étais demeuré, et j'en étais quitte pour recevoir quelques débris de maçonnerie. Les enragés Piémontais nous ont décoché un quatrième projectile creux ; comme le précédent, il a troué la voûte de la guérite dont je n'avais pas voulu m'éloigner; et, de nouveau, la poussière et des décombres sont tombés sur moi, mais sans mécorcher seulement le bout du petit doigt. J'aurais dû être tué au moins deux fois. D'autres boulets rayés sont arrivés sur la tour *Orlando*, avant que nous redescendissions. Si je raconte cet incident, ce n'est pas pour mettre en scène mon insignifiante personne, ni même pour dire que M. Pozzo di Borgo narguait le plus drôlement du monde les artilleurs de *Monte-Tortano*, mais pour montrer combien est juste le tir de quelques-unes des batteries ennemies.

3 Janvier.

La canonnade a continué la nuit dernière avec une certaine force.

Un malade a été tué à l'hôpital.

4 Janvier.

Un parlementaire a été envoyé au général Cialdini, pour réclamer contre ses procédés inhumains, et lui demander d'épargner l' hôpital. Cialdini a répondu, comme on devait s'y attendre, par une insolence; il continuera à tirer partout, sans s'inquiéter des malades, et il ne veut plus recevoir de parlamentaires.

5 Janvier.

Les sœurs de saint Vincent da Paul sont allées porter leurs plaintes à l'amiral français. M. de Tinan s'est exprimé avec indignation contre les *souvages* Piémontais ; mais il a ajouté qu'il ne voyait pas comment il pourrait imposer au général des assiégeants le respect des droits de l'humanité. La protestation des bonnes sœurs est donc restée sans résultat.

Mme la comtesse Jurien de la Gravière, belle-sœur de l'amiral de ce nom, femme d' une immense charité et d'une fortune capable de satisfaire les plus nobles instincts, est venue en barque de Terracine pour apporter des soulagements aux malades de nos hôpitaux. Sur la même barque, sont arrivés deux jeunes Autrichiens de distinction, officiers dans l'armée pontificale, les

comtes Coronini et d'Auersperg, qui ont envie de se battre. Le second de ces Messieurs a été arrêté par les Piémontais qui le supposaient chargé de dépêches; sur la foi d'un passeport français, il a été conduit le lendemain à bord de la *Bretagne*.

Les boulets ennemis s'epaississent, et ils causent déjà des degâts. La sacristie de la cathédrale a eu sa voûte enfoncée ; le projectile, en éclatant, a criblé trois tableaux et mis en pièces un lustre. Un quatrième tableau, sur bois, œuvre du Pérugin, n'a eu que des égratignures.

La nuit dernière était fixée pour le départ de l'expédition des Calabres ; mais cette expédition est devenue le secret de la comédie. En outre, on a pris des scrupules au moment décisif ; on a pensé que ce serait un prétexte pour le gouvernement français de retirer son escadre. Donc, nouvel ajournement, qui sera sans doute un définitif abandon de l'entreprise. Comme on se fait une déplorable illusion a Gaëte, lorsque l'on croit au maintien de l'escadre !

6 Janvier.

Quelques Français et moi nous avons suivi Mme Jurien de la Gravière dans une de ses visites aux malades. La noble dame a donné à chacun d'eux (ils étaient huit cents), un cigare ou

une friandise. Nos sœurs françaises se louent infiniment de la résignation des blessés et des fiévreux; pour mon compte, je n'ai pas entendu une plainte. Ces pauvres gens souffrent et meurent avec la conscience d'un devoir accompli jusqu'au bout et avec confiance en Dieu. Ah ! si les envahisseurs, si les promoteurs de guerres, si ces ministres et ces princes qui se font un jeu de bouleverser d'heureuses contrées, étaient obligés de réfléchir deux heures dans une ambulance ou un hôpital, ils hésiteraient certainement avant le pas décisif. Les bonnes sœurs nous ont raconté un trait de courage dont elles avaient été témoins la veille : Un soldat napolitain venait de subir l'amputation du poignet; il eut assez d'énergie pour marcher seul à son lit, où il se coucha sans le secours de personne.

Il y a maintenant à Mola une dizaine de bâtiments de guerre sardes.

Une frégate, avec pavillon des États-Unis, est entrée dans le golfe; elle a tourné sa proue vers Mola et a salué le pavillon piémontais, sans paraître s'apercevoir de l'exitence de Gaëte ni de la présence des vaisseaux français. Le salut a été rendu par les Piémontais, et la frégate est aussitôt repartie.

7 Janvier.

Cette fois, nous entrons dans la phase vraiment sérieuse. Ce soir, a commencé le bombardament. Non seulement les Piémontais ont placé leurs canons dans les positions plusieurs fois déjà indiquées précédemment, mais ils ont aussi découvert leur batterie des Capucins, une autre dans la vallée de *Calegno*, et en même temps ils tirent de l'extrémité du bourg, avec des pièces rayées de campagne. La batterie étrangère, celles de *Sant'Antonio*, de *l'Addolorata*, de *Philipstad*, de *Regina*, répondent convenablement. Les boulets rayés sifflent devant notre petite auberge, si éloignée qu'elle soit du théâtre principal du combat. Ayant eu la curiosié de sortir tout à l'heure; un de ces importuns projectiles, est arrivé au coin d'une rue, a passé à un demi-mètre au-dessus de ma tète, et s'est plongé à quatre pas derrière moi dans le pavé qu'il a fait jaillir jusqu'au faîte des maisons. J'en ai été quitte pour un peu de terre qui m'est retombé sur les épaules, et j'ai continué mon chemin.

Cialdini est complétement étranger à la galanterie, et il a bien fait de ne point naître dans un siècle de chevalerie. Comme il s'appliquait naguères à tirer sur le palais de la Reine-Mère pour en déloger l'ambassadeur d'Espagne, ainsi main-

tenant il vise sur la maison du Roi et de la Reine. Leurs Majestés ont entendu et vu éclater près d'elles plusieurs boulets et grenades. Un boulet est entré dans la chambre du colonel de Pisacane, située au-dessus du cabinet de toilette de Marie-Sophie. Le colonel était absent, et il va sans dire qu'il abandonne désormais son logis aux rats, s'il peut leur convenir. Le Roi voulait faire boucher le trou avec une table renversée. « Mais, Sire, lui a dit un de ses généraux, M. Tabacchi, si je ne me trompe, à quoi servira cette table? — A empêcher la pluie de tomber ici, » a répondu le Roi. Les généraux, les ministres ont entouré Sa Majesté, l'ont priée, suppliée, se sont même jetés à genoux pour obtenir qu'elle s'abritât dans la casemate, qui est en face du palais, sous les batteries de mer. Le Roi a cédé, mais je soupçonne fort que c'est uniquement pour ne pas exposer la Reine, qu'il aime passionnément, dit-on, et dont il est adoré. Je dois ajouter que le palais n'est vraiment plus habitable ; tous les carreaux des croisées sont en pièces.

M. le marquis de Lema m'a fait connaître, il y a une heure, un mot charmant de la Reine. Sa Majesté était avec son Excellence dans l'embrasure d'une fenêtre, quand un boulet rayé fit explosion et cassa les vitres:

— « Eh bien ! Madame, dit le ministre espa-

gnol, vous vouliez voir de près des boulets; vous êtes servie à souhait. » La Reine répondit avec son doux sourire: « J'aurais bien désiré une petite blessure ! »

La casemate dans laquelle viennent de se retirer Leurs Majestés est assez vaste; mais tous les ministres, excepté celui de la guerre, toutes les administrations y sont installés. Elle se subdivise en un certain nombre de chambrettes où l'on peut à peine placer un lit, une chaise et une table. Des planches et des paravents forment les séparations. En dehors, des pièces de bois sont dressées devant les fenêtres, et l'on tient les lampes allumées dans plusieurs d'entre elles. Un étroit espace, en guise de corridor, est réservé entre les cabines, et il est encombré de guides de l'état-major qui font les fonctions d'ordonnances ou d'estafettes, de commis qui vont et viennent, de laquais sans livrée qui reposent nonchalamment, comme autrefois dans de plus somptueuses antichambres.

Un convoi de l'ennemi a été bouleversé. Le capitaine Sury, qui commande la batterie étrangère, l'a si bien ajusté, que hommes, chevaux, chariots, tout a été jeté dans une confusion qui réjouissait la vue.

8 Janvier.

Le feu a été imposant depuis hier soir. Les assiégeants doivent avoir en position une soixantaine de pièces, dont six seulement, nous dit-on, son des pièces lisses; le reste est canons rayés. On estime qu'ils font fonctionner une donzaine de mortiers. Aucun quartier de Gaëte n'a été épargné. Le tir ennemi était d'abord assez mal dirigé ; une partie des bombes tombaient sur l'emplacement de l'ancien *Monte-Secco* ; bon nombre de boulets sont allés s'enfoncer dans la mer, jusque près des navires mouillés cependant au milieu de la rade. Un projectile a touché la frégate napolitaine *Partenope*, ancrée dans le port. Des maisons du bourg ont même été incediées par le feu des Piémontais. Plus tard, le tir a pris de la précision, et les maisons de la ville on été bien maltraitées. Il y a lieu de croire que l'ennemi vise autant aux maisons qu'aux batteries. La place a répondu avec vigueur, mais sans exagérer l'empressement. On a compté les coups des Piémontais depuis hier soir; ils dépassent 6,130; la place n'en a tiré que 2,500.

Une quinzaine de personnes ont été tuées dans la place, et autant ont été blessées. Parmi les victimes figurent de paisibles bourgeois et des femmes. C'est un résultat minime, eu égard à l'in-

tensité du feu. Du côté des assiégeants, il nous est bien difficile d'avoir des informations exactes, et ils ont trop peu de loyauté pour confesser la vérité. Cependant nous avons des indications approximatives: les officiers des bâtiments espagnols croient avoir vu enlever trois ou quatre centaines de morts et de blessés. Étant monté, entre deux ou trois heures, au plus haut étage de l'archevêché, chez MM. de Lautrec et de Charette, j'ai reconnu que le feu des assiégeants diminuait sensiblement; une heure plus tard, il était tout à fait devenu faible. L'archevêché dont je viens de parler a été favorisé de quatre boulets Cavalli. La salle à manger n'a plus de toiture; l'énorme projectile qui l'a dévastée cette nuit, a encore percé le mur pour se précipiter dans la rue. Les décombres sont tombés sur une petite terrasse, si peu solide que personne n'y met le pied. J'étais au lit; j'ai senti la terrasse fléchir sur ma tête; mais elle ne s'est pas écroulée.

Des matelots réservés pour le service des canons, et qui sont casernés dans le château, sont montés sur la terrasse pendant que la canonnade était la plus vive, et se sont mis à danser une ronde. L'ennemi les visait, mais il en a été quitte pour ses intentions, et ils n'ont pas été touchés. Las de danser, ils se sont assis pour jouer au lansquenet. Ah! si les officiers de la marine na-

politaine avaient eu le cœur de ces braves gens !

D'énormes poutres de chênes plantées devant la casemate de Leurs Majestés ont été broyées.

On prétend qu'un petit dépôt de poudre pour le service d'une batterie piémontaise a sauté.

J'ai admiré aujourd'hui les échos de la batterie *Regina*; ils se prolongent avec majesté, et imitent, à s'y méprendre, les roulements de la foudre dans les plus belle tempêtes.

Vers cinq heures du soir, le feu a cessé des deux parts. A midi, le général Cialdini, ayant reçu des instructions de Turin concernant une trêve proposée par le gouvernement français, avait fait dire à l'amiral Le Barbier de Tinan, qu'il était prêt à faire taire ses canons, si la place en voulait faire autant. Le chef d'étàt-major de l'amiral, M. Gisquel des Touches, était venu à terre porter les propositions du gouvernement impérial; mais le feu avait continué. Entre quatre et cinq heures, le chef d'état-major descendit une seconde fois. Alors la place a fait silence, et les assiégeants aussi. Les rues, qui étaient nécessairement presque désertes depuis le matin, se sont remplies de promeneurs. Voici les renseignements que j'ai recueillis sur ce qui se passe :

La France propose un armistice qui durera jusqu'au 19 janvier. Chacune des parties belligérantes resterait dans sa position actuelle et pour-

rait réparer les dégâts qu'elle a soufferts, mais sans avoir le droit de construire de nouveaux ouvrages. Si l'armistice est accepté par les Napolitains, deux vaisseaux français demeureront en rade jusqu'au 19, pour en faire respecter les conditions. En cas de refus du Roi, l'escadre française partirait immédiatement. Cette proposition imprévue mérite sérieuse réflexion. On négocie. L'amiral est chez Sa Majesté. La corvette le *Prony* chauffe, sans doute pour se tenir prête aux ordres de M. de Tinau.

9 Janvier.

Si l'armistice n'est pas conclu encore, il existe de fait. Voilà plusieurs fois que l'amiral se rend aujourd'hui à la casemate royale; il insiste beaucoup pour que les propositions ne soient pas repoussées. Il est bien entendu qu'il ne s'agit nullement de négociations pour rendre la ville; si le seul mot de reddition était prononcé, tout serait rompu à l'instant. L'incertitude sur ce qui sera résolu est telle, que l'ordre a été donne aux artilleurs d'être, demain matin à sept heures, à leur poste, et M. Pierrel, le chef artificier, qui, entre parenthèses, a rendu les plus utiles services depuis l'ouverture du siége, m'a dit qu'il devait

fournir immédiatement des munitions pour soutenir six jours consécutifs de feu.

Dans la journée, il a été annoncé à son de trompe, que les habitans doivent se procurer des vivres pour six mois. Assurément, pareille mesure est inexécutable à la lettre; mais au moins elle rappelle la population à la prévoyance, et elle indique qu'on ne songe pas à capituler.

J'ai parcouru la ville pour juger des dégâts causés par le bombardement. Ces dégâts, quoique très-affligeants, ne sont pas en proportion avec la quantité de projectiles lancés, et il faut croire qu'il y a une Providence pour les assiégés. La moitié des maisons à peu près ont été atteintes, mais plusieurs légèrement. On ne construit pas ici avec de grosses pierres, de sorte que le projectile traverse aisément les murs et ne laisse souvent d'autres traces qu'un trou assez étroit. Certains quartiers pourtant sont affreusement ravagés, entre autres celui qui avoisine la porte de terre; les habitations y sont dentelées presque artistiquement; il ne reste qu'à pousser pour abattre de hauts pans de murs. Cette soirée, le comte de Trani passant à cheval dans une rue, un éboulement a eu lieu, sans toutefois blesser le jeune prince. Dans les rues, des chasseurs sont occupés à aplanir le terrain profondément entaillé. Des chevaux tués sont éten-

dus çà et là; on les attache par une corde derrière un char que l'on fait traîner par d'autres chevaux, et les charognes sont lancées dans la mer, où des barques les tirent loin du rivage. Les bombes ont couché à terre une cinquantaine de chevaux et de mulets. On cite un incident assez curieux, arrivé dans une écurie: Une bombe perce le toit et descend au milieu d'une douzaine de quadrupèdes inexpérimentés; la mèche, paraît-il, était longue, et l'explosion tardait un peu. Les bêtes s'avancent précipitamment vers la terrible visiteuse et la flairent avec curiosité. La bombe éclate, les chevaux bondissent épouvantés, et aucun d'eux n'est tué, deux ou trois seulement sont blessés.

S. A. R. le comte de Caserte continuant à s'exposer avec une incroyable témérité, suivant son habitude, le Roi lui défendit hier dans la soirée de retourner momentanément sur la batterie *Citadella*. Le jeune prince s'est montré extrêmement contrarié de la sollicitude fraternelle, et on assure qu'il a boudé jusqu'au soir. Des officiers de la *Citadella* étant venus le voir après la cessation du bombardement, il leur a sauté au cou et les a embrassés avec effusion.

En résumé, on s'aperçoit que l'épreuve d'hier a été vaillamment supportée par les troupes et même par la population. On s'effrayait davantage du

bombardement, quand ce n'était qu'une menace éventuelle. J'augure assez heureusement de l'avenir, et il y a lieu d'être satisfait du moral des assiégés. Je note aussi que j'ai vu hier courir joyeusement par les rues, quand nos oreilles étaient le plus fatiguées par les sifflements sinistres, une demi douzaine de gamins de dix à douze ans, qui ramassaient les morceaux de fonte.

Hier pendant la veillée, la batterie *Citadella* ayant vu des lumières dans le bourg et ne sachant pas que la défense de tirer était absolue, a envoyé quatre boulets. Immédiatement, Sa Majesté a ordonné qu'on s'abstînt de tirer, *quoi que l'on vît, quoi qu'il arrivât*. Cet incident est regrettable ; l'ennemi ne manquera pas d'en profiter.

10 Janvier.

Silence complet. On continue à négocier l'armistice qui n'est point encore signé.

Une frégate piémontaise, portant le prince de Carignan qui va essayer de gouverner Naples, est au mouillage de Mola. Les autres bâtiments sardes sont pavoisés.

J'apprends que les officiers de la garnison n'ont eu qu'une faible partie de leur solde du mois de décembre, les coffres du gouvernement étant vides. Les officiers supérieurs n'ont même pas touché un grain.

11 Janvier.

L'armistice doit être signé aujourd'hui.

Il n'est plus question de l'expédition dans les Calabres.

Ce 11 janvier est pour moi une date funeste, qui n'a rien de commun avec le siége de Gaëte dont j'écris le journal.

12, 13, 14, 15, 16 Janvier.

Je suis allé me promener à Rome pendant l'armistice ; il ne pouvait rien se produire d'intéressant à Gaëte ces jours-ci. J'ai porté à Rome un boulet Cavalli de plus de trente kilogrammes, qui n'avait pas éclaté, et auquel il ne manquait que la fusée. Ce n'est pas sans formalités qui j'ai pu lui faire franchir la porte de Gaëte, et la douane romaine a jugé à propos de le séquestrer provisoirement. S. A. R. le comte de Trapani l'a fait demander; la Reine-Mère aussi voulait le voir. Bref, le projectile a eu à Rome les honneurs de la petite chronique du jour.

17 Janvier.

En rentrant à Gaëte, je trouve deux vaisseaux français de moins dans la rade : le *Saint-Louis* et l'*Impérial* sont partis pour Toulon , comme il avait été annoncé.

Les ambassadeurs, ministres plénipotentiaires ou chargés d'affaires, accrédités près de Sa Majesté Sicilienne et résidant depuis deux mois à Rome, sont venus complimenter hier le Roi, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance et lui ont apporté des présents des familles napolitaines émigrées. Cette démarche prouve que leurs Excellences ne sont pas étrangères à la galanterie ; mais peut-être Sa Majesté eût-elle préféré leur présence dans ces jours d'épreuve aux compliments même les mieux tournés.

On dit que les diplomates ne repartiront pas tous.

18 Janvier.

Trois cents malades ont été évacués sur Terracine; c'étaient des fiévreux pour la plupart.

Beaucoup de gens veulent douter du départ des deux derniers vaisseaux français; leur illusion se dissipera demain. Je ne me suis jamais trompé à cet égard, et, amour-propre de côté, je juge autrement que le débonnaire public la politique qui a envoyé la flotte française dans les eaux de Gaëte.

Voici des symptômes certains du départ : L'amiral est allé rendre ses devoirs au Roi et à la Reine; il s'est plaint au Roi de ce qu'il avait été

oublié dans la distribution de portraits de Leurs Majestés faite récemment à divers officiers de l'escadre, et a dit qu'il était jaloux. Le Roi a daigné lui en offrir deux des mieux réussis. Ces portraits ont au revers la signature de Leurs Majestés. Les officiers qui en ont été gratifiés sont : M. Gisquel des Touches, chef d'état-major de l'amiral; l'abbé Bourgade, aumônier en chef de l'escadre; M. Bastard, aide de camp de l'amiral; le médecin en chef dont j'ignore le nom; le capitaine de frégate comte de Missiessy; commandant du *Prony*; le vicomte de Grancey, lieutenant de vaisseau; M. de la Suchette, lieutenant de vaisseau; M. Vavin, enseigne de vaisseau.

C'est à la Reine que ces messieurs doivent cette faveur. Assurément il y avait sur l'escadre beaucoup d'autres officiers dont les sympathies sont acquises à la cause de François II; mais il était difficile d'opérer une sorte de dénombrement. Je dois ajouter aussi, pour que mes compliments n'embarrassent personne, qu'un certain nombre d'officiers de la marine de France sont plus ou moins imbus d'idées révolutionnaires et appellent de leurs vœux la chute de Gaëte.

M. de Tinan est aussi allé visiter les sœurs de Charité à l'hôpital; il était visiblement ému. En prenant congé de ces dames, il leur a dit: « Ce n'est pas seulement pour le Roi et la Reine qu'il

faut prier; mes sœurs, priez encore pour la France qui en a grand besoin! » M. de Tinan a donné aux religieuses une vache à lait, ainsi que différentes provisions pour leur usage personnel et celui des malades. Plusieurs fois déjà, pendant son séjour dans les eaux de Gaëte, M. de Tinan avait de sa propre bourse soulagé les blessés de l'armée napolitaine.

M. Gisquel des Touches ayant dû voir aujourd'hui le général Cialdini, celui-ci a affecté la plus belle assurance; il a exprimé qu'il n'avait nulle inquiétude sur l'issue du siége, et il a dit « qu'il avait dix mille hommes de trop dont il ne savait que faire. »

19 Janvier.

L'escadre est partie un peu avant le coucher du soleil. L'amiral a fait saluer le pavillon royal, et la batterie *Santa-Maria* a rendu le salut au drapeau français. J'ai suivi longtemps des yeux la *Bretagne* le *Fontenoy* et les deux autre navires qui se sont perdus à l'horizon dans les vapeurs embrasées du Couchant.

Sur les mêmes eaux glissaient les bâtiments espagnols, le gouvernement de Madrid n'ayant pas osé se substituer à celui de l'Empereur Napoléon.

Les quatre vapeurs marseillais frétés par le Roi se sont aussi éloignés; on a dû les congédier. Le *Dahomè* a encore accepté aujourd'hui la mission de transporter à la citadelle de Messine cinq ou six cents femmes et enfants. Un autre de ces vapeurs a déposé ce matin à Terracine deux cent cinquante malades ou convalescents.

C'est vraiment la journée des abandons. Les ambassadeurs ont quitté Gaëte; néanmoins, il en est resté quelques-uns, ce sont ceux d'Autriche, de Bavière, de Saxe et le nonce. Je n'ai pas besoin de dire que celui d'Espagne est toujours inébranlable au poste.

Il est assez intéressant de savoir comment les choses se sont passées.

Le Roi, considérant qu'il allait être bloqué, et, partant, qu'il ne pourrait plus communiquer avec le corps diplomatique s'il se retirait à Rome; considérant, en outre, qu'il avait besoin de témoins officiels de sa conduite vis-à-vis de l'Europe, demanda à ces messieurs de vouloir bien demeurer à Gaëte. Les Excellences furent surprises et déconcertées; elles avaient, à leur arrivée, excité le courage de Sa Majesté et l'avaient engagé à lutter jusqu'au bout. Elles changèrent subitement de langage, objectèrent que l'honneur était sauf, etc., et sortirent pour réfléchir à la réponse qu'il fallait donner. Une fois hors de la

casemate royale, le corps diplomatique manifesta vivement sa répulsion pour le séjour de Gaëte. Sur ces entrefaites, on lui remit une note où était réitérée par écrit la demande de Sa Majesté. Alors le corps diplomatique se scinda en deux camps : l'un composé des diplomates accrédités uniquement près de la cour des Deux-Siciles ; l'autre de ceux qui représentent en même temps leur cour près du Saint-Siége. Pour ces derniers, le prétexte de départ était tout trouvé, et ils se hâtèrent de le faire valoir ; il n'y avait rien à répliquer. Quant à l'autre moitié, elle agit avec moins d'ensemble : le nonce et le ministre de Bavière se décidèrent les premiers à rester ; le ministre de Saxe se laissa gagner ; celui de Russie déclara qu'il était appelé à Rome par des affaires particulières , et qu' à Rome il serait d' ailleurs plus utile au Roi ; le chargé d' affaires de Prusse affirma que rien ne serait capable de le retenir à Gaëte. Enfin le ministre d' Autriche , comte Szechény; ayant été blâmé par son gouvernement lorsqu'il abandonna Gaëte pour la première fois, a fait de nécessité vertu ; mais de ce rocher il tourne des regards désolés vers Rome.

Les onze sœurs de Charité se sont divisée en trois groupes, et sont installées dans trois hôpitaux , en prévision des blessés que nous allons avoir dans la place.

20 Janvier.

On supposait que l'ennemi se hâterait d'attaquer hier, après le départ de l'escadre française. Il y a plus de deux mois que l'on criait de Turin: « Si les vaisseaux français n'étaient point devant Gaëte, l'amiral de Persano emporterait la place comme il a emporté Ancône. » La nuit s'est passée tranquillement et M. de Persano ne s'est point approché; il se prépare, sans doute, mais il aurait dû être prêt.

Le blocus nous a été notifié par un vapeur sarde qui s'est présenté avec pavillon parlementaire. Le même vapeur a fait plusieurs fois le trajet entre Mola et Gaëte.

La Reine, me dit-on, ne savait pas où trouver aujourd'hui une tasse de lait de vache pour déjeuner; les sœurs de l'hôpital lui ont envoyé du lait de la vache donnée par l'amiral de Tinan.

Je suis depuis hier soir dans une casemate sous la batterie *Regina*, en fort bonne compagnie, s'il vous plaît. Cette casemate est celle du lieutenant-général de Riedmatten, qui a le commandement en chef du front de terre. Son Excellence a avec elle son chef d'état-major, le capitaine vicomte de Lautrec; son aide de camp, le lieutenant baron Urbain de Charette; le lieutenant Flugy d'Aspermont et le sous-lieutenant vicomte de Puy-

ferrat, attaché à l'état-major. M. Flugy est Suisse, comme le général; les autres officiers sont Bretons ou Vendéens. *Le Siècle* dirait que c' est un vrai nid de chouans.

La casemate si hospitalière pour moi a vingt-cinq pas de long, huit de large et cinq mètres de hauteur. Le fond ressemble à une niche, et la voûte s'y abaisse subitement presque jusqu'au terre-plain de la batterie. Les murailles ont été récemment blanchies, mais on n' a pu chasser entièrement l'humidité. Pour entrer, il faut monter quatre degrés, puis en descendre autant. Nos six lits, peu moelleux, moins durs pourtant que ceux de beaucoup de moines, sont symétriquement rangés sur deux lignes comme dans le dortoir d'un collége. Nos malles incombrent les ruelles. Tout au fond, une petite fenêtre ressemblant à une cheminée, et qui donne sur la batterie, a été hermétiquement fermée et blindée. Cinq ou six pavillons de signaux rouges, blancs, jaunes, bleus, cousus ensemble, séparent notre dortoir, notre sanctuaire, si l'on veut, de la partie de la casemate qui nous sert de salon et de salle à manger. Troit petites tables assez bien établies sur leurs pieds et chargées de tasses, de verres, d'encriers, de papier, de journaux; sept chaises à dossiers brisés; à terre des bouteilles, des sacs de nuit, des sacs de troupiers, un panier à cuil-

lers et à fourchettes, quelques ustensiles de cuisine, une corbeille de biscuit et de pain de munition, un reste de jambon et des figues; des fusils mélancoliquement relégués dans un coin, voilà le tableau de notre logis. Quand le brave général de Riedmatten n'est point sur les batteries avec ses aides de camp, nous causons plus ou moins gaiement autour d'une table. Le général fait écrire des dépêches et des rapports à Flugy; le capitaine de Lautrec prend une douzaine de tasses de thé; Urbain de Charette déguste un cigare en faisant des niches à ses voisins; Puyferrat, ex-maréchal-des-logis aux cuirassiers de la garde impériale, dépose sa grosse pipe pour dessiner les batteries piémontaises ou pour nous conter des histoires de Tatars, qu'il nous prie de ne pas confondre avec les Tartares; et moi frottant des coudes percés sur le papier, je croque la silhouette de ces messieurs, afin qu'elle ne soit pas perdue pour la postérité.

21 Janvier.

Décidément les Piémontais réfléchissent ou écrivent leurs testaments, avant de commencer l'attaque par terre et par mer. On devait les prévenir ce matin, et le gouverneur avait donné ordre d'ouvrir le feu à la pointe du jour. Un in-

cident a amené contre-ordre cette nuit: le *Sphinx*, vapeur marseillais, chargé de farine et de fonte pour le compte du gouvernement royal, a passé à travers l'escadre ennemie pour entrer dans le port. Un bâtiment piémontais l'a poursuivi longtemps, un autre l'a hêlé; mais le *Sphinx* a éteint ses lanternes, et à la faveur des ombres il est fort heureusement arrivé sous la protection de nos remparts. C'est pour lui permettre de débarquer son chargement que l'on diffère la reprise des hostilites. La *Seine*, autre vapeur de Marseille, portant également des provisions, a eu moins de chances; les croiseurs piémontais l'on sommée de rétrograder. Cependant un tel procédé est absolument contraire au droit des gens et constitue un nouvel acte de piraterie à la charge des *galantuomini* de Turin. 1° Le blocus n'a été notifié qu'hier à la place, et peut-être ne l'est-il pas encore a Paris; 2° il n'est pas certain que le gouvernement impérial le reconnaisse, du moins officiellement; 3° le reconnût-il, les navires chargés et partis antérieurement sont légalement affranchit de ses rigueurs. C'est pourtant le drapeau de la France qui est insulté. Les hommes de Turin sont donc bien sûrs de l'impunité? Hélas! il ne faut point s'abuser: aucune réparation ne sera demandée; Turin sait ce qu'on pense et ce qu'on veut, ce qu'on aime et ce que l'on hait

à Paris. C'est encore un chapitre sur lequel je ne puis m'appesantir.

Les hôtes de notre casemate sont allés ce matin faire célébrer à la *Rocca-Spaccata*, une messe commémorative de la mort de Louis XVI. La *Rocca-Spaccata*, est un immense rocher fendu de haut en bas. La légende veut que ce phénomène ait eu lieu au moment où Jésus-Christ expira sur le Calvaire. En descendant l'étroit escalier taillé entre les deux parois de la roche, on vous montre l'empreinte miraculeuse de la main d'un Turc qui aurait embrassé le catholicisme. Admette qui voudra ce récit. Une petite église, desservie par des religieux de l'ordre de Saint-Jean d'Alcantara, dont le couvent est contigu, se trouve comme suspendue sur l'abîme ; au-dessous, la mer roule ses flots mugissants. Douze drapeaux tricolores, aux armes de Sicile, ornent la voute de l'église. Le vendredi-saint de l'année 1849, Pie IX chassé par la révolution et accueilli à Gaëte par la piété filiale d'un Bourbon, était agenouillé devant l'autel de la *Rocca-Spaccata;* Ferdinand II et Marie-Thérèse priaient aux côtés du Pontife. Le même jour, à la même heure, la révolution subissait en Sicile une terrible défaite, et l'armée royale, entrant victorieuse à Catane enlevait ces trophées.

Ces souvenirs néfastes et glorieux se pressaient

dans nos esprits, pendant que nous assistions au sacrifice expiatoire. Nous avons demandé à Dieu de terminer enfin les épreuves de la plus auguste race qui ait jamais porté le diadème, de rassembler les princes de cette maison de France errants ou bombardés, d'appliquer à François II les fruits du sang de Louis XVI. Hélas! des tombes viennent de s'ouvrir encore pour des princes et une princesse de la famille des Bourbons; une branche royale a été arrachée après de longs orages. La Providence n'abrégera-t-elle point les jours mauvais que nous traversons!

22 Janvier.

Grande et glorieuse journée!

La nature s'est parée comme au printemps pour la lutte qui a commencé ce matin.

A neuf heures, un coup de canon est parti de la batterie *Regina* pour donner le signal à toutes le batteries du front de terre. Aussitôt nos bouches à feu ont vomi la mort avec un fracas épouvantable. L'ennemi n'a pas tardé a répondre de ses quinze batteries. En quelques instants, celle située derrière les Capucins, à quinze cents mètres, c'est-à-dire la plus rapprochée, a été bouleversée et réduite au silence; ce n'est que dans la soirée qu'elle a pu reprendre son tir, mais très-faiblement. Nos canons se sont tournés vers les au-

tres positions ennemies. Deux ou trois batteries du front de mer s'unissaient à celles du front de terre. En même temps, neuf bâtiments piémontais, bombardes, canonnières et frégates, s'avançaient contre le front de mer. Là aussi le feu a été imposant ; mais des boulets et des grenades ayant frappé une frégate et deux canonnières, et un canon rayé ayant éclaté sur l'un des navires, l'escadre abandonnait sa ligne de bataille pour se retirer en arrière, hors de portée. Les navires se dirigeaient ensuite vers le pied du mont *Orlando*, où ils frappaient plus souvent les rochers que les batteries, puis encore ils revenaient, mais lançant tous leurs coups à la mer et excitant la risée des artilleurs napolitains.

A cinq heures du soir, sur l'ordre souverain, le front de terre a cessé à peu près le feu pour laisser reposer les pièces et les artilleurs, et on n'a guère plus envoyé que quelques grenades de temps à autre; mais les assiégeants ont continué à bombarder du côté de la terre pendant la moitié de la nuit. L'escadre s'est éloignée à la nuit tombante pour reprendre le mouillage de Mola.

Dans l'espace de huit heures la place n'a pas tiré moins de onze mille coups et avec une précision des plus satisfaisantes. On évalue à onze ou douze mille les projectiles de toute espèce lancés par les assiégeants. Nos pertes consistent en

une vingtaine d'hommes tués, dont le major Sòlimene, commandant la batterie *Sant' Antonio* et cent dix blessés. Le capitaine de Filippis, commandant la batterie *Dente di sega Sant' Antonio*, a reçu sept blessures dont aucune n'est mortelle; ses vêtemens semblent avoir passé entre les mâchoires d'un troupeau de ruminants. La batterie *Regina*, dont je parle spécialement parce que je puis mieux connaître ce qui s'y passe, a tiré à elle seule plus de deux mille coups; elle figure dans la statistique des pertes pour vingt-neuf blessés et deux morts. Les projectiles arrivaient ici en telle quantité que plus de cinquante fois des pierres et de la terre sont entrées dans notre casemate. Quelques habitants ont péri, dont une femme allaitant son enfant.

Douze ou quinze affûts ont été brisés, deux canons mis hors d'usage.

Quatre cents chemises destinées aux malades ont été brûlées dans l'ancien hôpital de *San-Francesco;* c'est une perte enorme, vu l'exiguïté des approvisionnements.

On a cru un moment que la poudrière de *San-Giacomo* avait sauté; il n'en était rien; seulement le feu s'était mis à un quartier voisin; il a été éteint promptement.

Officiers et soldats ont admirablement rempli leur devoir. Tout le monde se pressait au poste

du péril, même ceux qui n'étaient pas de service ce jour-là. Il est difficile de distinguer ceux qui se sont le mieux montrés, et je n'ai point qualité pour le faire; mais je ne puis me dispenser de dire que toute la journée le général de Riedmatten s'est exposé avec une magnifique abnégation; il n'y a pas une batterie qu'il n'ait visitée sous le feu le plus ardent et où il ne se soit arrêté avec une imperturbable sang-froid. MM. de Lautrec et Urbain de Charette à ces côtés, ont payé de leur personne avec le même courage. Le colonel Ussani, qui commande sous le général de Riedmatten, le lieutenant-colonel Nagle, qui commande la ligne des batteries de *Philipstad*, ont offert aux officiers subalternes et aux artilleurs de nobles exemples de bravoure. Si ce journal était un rapport militaire, je devrais dresser une longue liste de noms; cela m'est impossible. Nous avons vu des choses à faire pleurer de joie. Quand les matelots qui sont casernés près de notre casemate ont été avertis de se rendre sur la batterie qu'ils desservent, ils se sont élancés comme à une fête, poussant de frénétiques exclamations de joie: *Vive Dieu! Vive le Roi!* Mon étonnement était au comble. Lorsqu'un des leurs était frappé, il criait encore en tombant : *Vive le Roi !* Les autres agitaient leurs bonnets ou leurs chapelets en l'air et répétaient : *Nous mourrons tous pour une cause*

sainte! La musique des 8[e] et 9[e] bataillons de chasseurs s'était installée à découvert sur les batteries du front de mer , et a joué l'*Hymne bourbonien* qui est l'hymne national, des valses, de joyeuses tarantelles. Les sons des instruments devaient parvenir jusqu'aux bâtiments piémontais. Sur un autre batterie du même front de mer , on dansait avec plus d'entrain que dans les nuits embaumées de Parthénope. C'était un sublime délire. Et cependant ces braves gens n'ont eu, pour la plupart, leur ration de pain, de vin et de fromage que vers cinq heures du soir. Il fallait, certes, que l'enthousiasme jaillît de fond des cœurs , et nul n'a essayé de le surexiter.

La Reine brûlait d'envie de monter sur la batterie *Ferdinand*, et le Roi refusait d'y consentir; elle s'adressa au général baron Schumaker qui se fit son avocat et obtint enfin, sous sa responsabilité, la permission. Marie-Sophie fut accueillie par les canonniers avec les plus bruyantes manifestations d'amour. Les Piémontais, eux, la saluaient à leur façon. Pendant que sa gracieuse Majesté comtemplait le combat et s'exposait avec cette vaillance dont toute l'Eupore parle, un obus piémontais, tombant dans la mer au bas du rempart, fit monter l'eau en cascade bouillonnante et jeta sur l'esplanade de la batterie, aux pied même de Marie-Sophie, trois ou quatre jolis petits poissons argentés.

Devant une autre batterie, un obus plongeant dans l'eau, lança sur la berge un très-gros poisson de l'espèce qu'on appelle ici *spinola.* Malgré le feu, un marin du nom de Falconiere, descendit par le parapet sur la berge, et, à la barbe des Piémontais qui décochaient leurs projectiles, il remonta avec le produit de cette singulière pêche. Le *spinola* fut offert au Roi, qui daigna l'accepter et qui en fit manger à toute la cour.

A l'hôpital de Sainte-Catherine, qui a reçu quatre bombes et où un homme a eu le bras emporté, les malades se levaient sur leur séant à l'arrivée de chaque projectile, pour crier: *Vive le Roi!* Les sœurs racontent avec émotion un fait si touchant.

On ignore les pertes des assiégeants, mais elles doivent être beaucoup plus considérables que les nôtres. Ils ont subi un grand échec moral: non-seulement ils n'ont pas eu l'honneur de commencer l'attaque, mais on a prouvé que le salut de Gaëte dépend d'autres causes que de la présence d'une escadre. Cialdini et le comte de Persano doivent comprendre que la jactance n'est plus de saison et qu'ils ne son pas devant Ancône.

La journée du 22 janvier couvre toutes les défaillances passées d'une portion de l'armée napolitaine; elle est digne d'être marquée en caractères d'or dans les annales du royaume des Deux-

Siciles; elle honorerait les plus grandes nations militaires de l'Europe. Ceux qui ne croyaient pas au sublime y croient après avoir été témoins du combat, et ceux qui désespéraient de la cause de l'indépendance nationale, se disent maintenant avec confiance : l'avenir est à nous. Je dis, moi, que la ville pourra être obligée de se rendre, faute de vivres et de munitions, mais elle ne sera pas prise.

23 Janvier.

J'ai parcouru la ville. Les dégâts sont ce qu'ils devaient être; mais il me semble que cette fois la partie haute a été plus maltraitée. On bouche les trous dans les rues, et sur les batteries on remet tout en ordre. Les chemins des batteries son de vrais précipices. Au pied du château, les mille et mille bombes symétriquement entassées, sont recouvertes d'une couche de poussière blanche tombée des créneaux ; le rat de La Fontaine dirait que ces *blocs enfarinés* n'annoncent rien de bon.

Les physionomies sont généralement gaies. La musique jouait devant la grand-garde; quand elle a exécuté l'*Hymne bourbonien*, tous les fronts se sont découverts, et à la fin on a poussé trois fois le cri de *Vive le Roi !* Si bruyant que soit le

peuple napolitain, ces démonstrations sont extrêmement rares dans l'armée. En remontant à ma casemate, j'ai rencontré une troupe de soldats portant chacun une grenade; ils chantaient de bon cœur.

Le Roi et la Reine ont visité aujourd'hui, mais séparément, l'un après l'autre, l'hôpital de *Torrione francese*. La Reine a fait apporter pour les malades tout ce qu'elle a pu trouver chez elle. Le Roi, s'est arrêté auprès de chaque lit.

Il n'a pas été tiré un coup de canon durant cette journée. L'escadre piémontaise est devant Mola; mais quelques bâtiments croisent à l'entrée du golfe; ce qui n'a pas empêché deux barques napolitaines de glisser jusqu'au port; elles ont apporté des lettres et ont pris les nôtres.

24 Janvier.

Quelques coups de canon ont été échangés entre assiégeants et assiégés.

Ce matin, on a aperçu à l'extrémité du bourg la plus rapprochée de nous, c'est-à-dire à cinq cents mètres, une ouverture de tranchée. La terre est remuée dans une longueur de dix à quinze mètres. Ce travail n'est pas sérieux; la place empêchera de le poursuivre quand elle en voudra prendre la peine, et l'on présume que l'ennemi a songé uniquement à faire une bravade.

A une distance de cinq mille mètres, c'est-à-dire à *Castellone*, villa que le Roi possédait à Mola, l'ennemi a établi deux canons Cavalli, qui, par le secours d'échafaudages inclinés, lancent sur la ville des projectiles de soixante kilogrammes. Le boulet se perd assez souvent dans la mer; mais quand il touche une maison, il l'écrase.

Un accident a causé de l'emoi dans l'arsenal. Un ouvrier déchargeant étourdiment une grenade, elle a éclaté et l'a mis en lambeaux. Il y a eu aussi un blessé.

Les matelots ont passé cette nuit à danser devant la maison Guarinelli, dans le petit jardin, maintenant ravagé, qui regarde la mer.

25 Janvier.

Sous les décombres d'une maison, trois personnes ont été trouvées encore vivantes, mais dans un état qu'on se figure aisément. A côté d'elles gisait un cadavre défiguré.

Cinq ou six hommes ont été blessés, dont un officier.

Nous jouons de malheur. Voilà que la maladie se joint à la guerre pour nous décimer. Le typhus s'est déclaré. Nous avions vraiment bien besoin de ce nouvel ennemi! quatre-vingt-treize soldats, presque tous atteints de l'epidémie, sont

entrés aujourd'hui à l'hôpital de Sainte-Catherine, et treize ont succombé.

Une corvette espagnole s'est présentée, et n'a pu obtenir de l'amiral Persano d'entrer au port. Elle avait des dépêches pour le ministre d'Espagne. Les ministres d'Espagne, d'Autriche, de Bavière, de Saxe et le nonce, à qui avait été notifié, il y a quelques jours, le blocus, avaient pourtant déclaré ne pas le reconnaître; ils n'en sont pas moins obligés de le subir, et leurs gouvernements se tairont par crainte de l'allié du Piémont. Le navire apportait, en outre, une lettre de l'Impératrice Eugénie à la Reine.

26 Janvier.

Il est entré aujourd' hui à l' hôpital le même nombre de malades qu'hier. Actuellement, la statistique accuse plus de huit cents malades; c'est le même chiffre qu'avant l' évacuation sur Terracine.

Le *Dahomè*, capitaine Regnier, qui avait transporté à Messine des femmes et des enfants, a été capturé lorsqu'il revenait paisiblement. Les Piémontais l'ont conduit à Mola, à la remorque d'un de leurs bâtiments, après lui avoir tiré deux coup de canon. C'est encore une violation audacieuse du droit des gens ; elle restera impunie comme les précédentes, et M. de Persano a ré-

pondu aux réclamations qu' il savait bien que l'Empereur Napoléon l'approuverait.

La batterie de trois pièces rayés de la tour *Orlando* vient de mettre en désordre , il n' y a pas une heure, un convoi que les Piémontais conduisaient à *Monte-Tortano;* on voit des morts et des blessés sur la route.

Les assiégeants ne font pas grand bruit; ils sont occupés à réparer les désastres du 22.

27 Janvier.

Le *Dahomè* a été renvoyé ce matin à Civita-Vecchia.

Une barque est arrivée de Naples, montée par deux jeunes gens de bonne famille.

Soixante-neuf typhiques sont encore entrés à l'hôpital; quatre sont morts. Le pharmacien de l'hôpital de Sainte-Catherine est mort aussi. Et cependant nous avons un temps sec et doux; l'hiver semble nous avoir dit adieu, et l'on aurait peine à croire à son passage, si l'on n'apercevait les montagnes de Mola blanches encore de neige. Que serait donc notre état sanitaire , si la saison était rigoureuse? L'épidémie a pris naissance dans les casemates où tout le monde s'est récemment entassé ; celles des soldats sont malpropres ; on y respire une odeur fétide; il faudrait qu'elle fussent inspectées et qu' on en fît plus sévèrement la

police. Dans une de ces casemates contiguë à la nôtre, un chapelain nous a dit la messe aujourd'hui dimanche. L'autel préparé par les marins était pauvre; mais Dieu descend aussi volontiers dans les catacombes de la vieille Rome et dans les humbles granges où se célébrait le saint sacrifice pendant la révolution française, que dans les temples de marbre et d'or.

Chaque soir j'entends ces braves marins réciter le chapelet. Ils sont en haillons, leurs figures portent les marques de la privation et de la fatigue ; ils ne sont, certes, pas brillants à voir dans la casemate; mais ils ont une foi naïve et profonde et ils se battent comme des lions.

28 Janvier.

Près de mille bombes ou boulets rayés ont été lancés cette nuit par les Piémontais. Depuis ce matin, on a échangé de part et d'autre quelques centaines de coups. Nous avons des blessés, mais pas en quantité.

Les Piémontais ont maintenant près de cent cinquante bouches à feu en position, dont presque un tiers de mortiers; elles sont disposées sur deux parallèles de collines ou de vallons; la première parallèle, distante de la place de deux mille six cents mètres ou de cinq mille mètres, suivant qu'on mesure de *Monte-Tortano* ou de Mola, ses

deux points extrêmes, est formidable, et il faudrait pour répondre avec succès des pièces rayées que nous n'avons pas. La seconde parallèle a ses extrémités à la Chapelle de la madone de la *Catena* et à la chapelle de la *Conca*. Les Capucins sont au centre de cette ligne, à quinze cents mètres de la place. Les assiégeants n'ont rien osé construire plus près de Gaëte. Ils se reposent sur la qualité de leur artillerie; c'est contre les Napolitains un avantage incalculable. Les assiégeants n'ont pas creusé une tranchée, et leur espièglerie de la nuit du 24, lorsqu'ils feignirent d'en ouvrir une à cinq cents mètres, n'a plus été renouvelée. Si Gaëte est prise, le résultat devra être attribué aux canons rayés dont la place est dépourvue. Le colonel Afan de Rivera, qui dirige les travaux de l'arsenal, dont la science est très-appréciée et dont l'activité est au-dessus de tous les éloges, a bien rayé quelques canons lisses, mais en trop petit nombre et d'un faible calibre. Et encore, la fonderie n'abonde pas à fournir les boulets. Le colonel a rayé aussi trois des plus gros obusiers pour lesquels on a fondu des projectiles de forme nouvelle et du poids de cinquante kilogrammes; mais l'épreuve n'a pas été parfaitement satisfaisante. Pour perfectionner le système, il faudrait du temps, et le temps nous fait défaut. Les outils, le matériel, tout manque; M.

Afan de Rivera a opéré des prodiges; ne lui demandons pas cependant de créer; les hommes ne créent point.

29 Janvier.

Une femme enceinte a été tuée par les boulets Cavalli lancés de Mola. Une autre a eu le même sort au moment où elle peignait son enfant sur le seuil de sa porte.

Une nouvelle batterie s'achève dans la place; elle est située au delà de la *Rocca-Spaccata*, au-dessus de la batterie *Malpasso*; elle pourra répondre à celles de la madone de la *Catena*, quand elle aura les trois ou quatre pièces rayées qu'on lui destine.

Le nombre des malades entrés à l'hôpital est de soixante-quatre, dont trois seulement ont succombé.

Un colonel chargé d'une partie des approvisionnements, est traduit en conseil de guerre sous la prévention de concussion et d'abus de confiance. S'ils est condamné, il paiera pour d'autres qui ne sont pas moins coupables. Comme le Roi a été trompé et volé, même en ces derniers temps!

30 Janvier.

Une barque est arrivée la nuit de Terracine avec des dépêches et quelques provisions. Ce ma-

tin, elle vendait les œufs sept sous la pièce. C'est trop bon marché pour s'en priver!

Ordre est publié de tuer les chiens qui sont dans la ville; on promet un carlin pour chaque *médor* abattu. Voilà une singulière prime!

On fait courir le bruit que des bataillons de gardes nationaux sont arrivés ou doivent arriver à Mola pour monter à l'assaut de nos remparts. C'est évidemment une épigramme contre les gardes nationaux de Naples, de Turin et d'ailleurs.

Les marins ont encore conservé de la gaieté au milieu des douloureuses épreuves auxquelles nous sommes condamnés: ils célèbrent le carneval à leur façon; ils n'ont pas les bals du théâtre de *San-Carlo*; ils n'en jouent pas moins aux mascarades. Grotesquement accoutrés, je les voyais tout à l'heure exécuter dans les rues, au son du tambour de basque, les tarentelles les plus entraînantes. Puis ils chantaient, avec la plus drôle pantomime, une chanson populaire dans la quelle on invite Victor-Emmanuel à se souver à Turin, et qui se termine par ces mots: *Vive le petit François, notre Roi!* Une bombe venait-elle à siffler dans la direction du groupe joyeux, celui qui tenait le tambour de basque le tendait, comme pour recevoir dans un plat la manne tombant du ciel, et ses camarades battaient les mains. Plus loin, on rencontrait un blessé transporté sur un

brancard à l'hôpital. Les marins jetaient sur le cortége un regard qui semblait dire: « Ce sera notre tour demain ; » ils achevaient leur couplet et la danse, ou poussaient le cri de: *Vive le Roi !*

31 Janvier.

Six généraux sont malades, dont plusieurs du typhus ; ce sont : MM. Casella , ministre de la guerre; Ritucci, gouverneur de la place; de Sangro, premier aide de camp de Sa Majesté; Ferrari, ancien précepteur de François II; d'Orgemont, directeur de l'hôpital de Sainte-Catherine; Sigrist, dont l'indiposition durera jusqu'à la fin du siége, et qui s'est démis du commandement supérieur du front de mer qu'il eût mieux fait de ne jamais accepter. M. Sigrist doit se louer de la piété de ses deux fils, l'un capitaine, l'autre lieutenant: ils n'ont pas consenti à l'abandonner un instant pour se rendre au feu.

Des onze sœurs de Charité attachées aux hôpitaux, quatre sont au lit.

Nous avons eu dans la journée douze morts et vingt blessés. Ce ne serait pas pire un jour de bombardement. Les deux monstrueux canons rayés élevés à Mola sur des échafaudages inclinés tirent presque constamment sur la ville; ils ne font aucun mal sur les batteries , mais ils

tuent et blessent beaucoup de gens dans la population inoffensive. C'est encore un *progrès* des prédicateurs d'*humanité*. Parmi les blessés d'aujourd'hui, il faut compter Monsignor Criscuolo, chanoine de la cathédrale et supérieur du séminaire, M. Notariano, chanoine et curé de la cathédrale, et un père alcantariste dont j'ignore le nom. Ces trois ecclésiastiques se trouvaient ensemble à l'archevêché; ordinairement retirés dans un appartement en sous-sol, ils étaient montés pour un instant à l'un des étages supérieurs, lorsque tomba le fatal projectile, Monsignor Criscuolo a la mâchoire fracassée, une jambe et un bras cassés; il n'en guérira pas; les deux autres courent aussi des dangers.

1er Février.

Une bombe est entrée dans l'hôpital de Sainte-Catherine; elle aurait dû ravager la salle; providentiellement, il n'y a eu que trois malades atteints, et même légèrement.

Le monastère des Alcantaristes à la *Rocca-Spaccata* est à moitié détruit par les batteries de *Monte-Tortano* et de la Madone de la *Catena*.

Voilà deux nuits qu'une canonnière piémontaise, une de celles dont l'Empereur des Français a eu la gracieuseté de faire présent au Piémont, vient

lâcher ses bordées du côté de *Torrione-Francese*, et de la *Trinità ;* les rochers les reçoivent presque tous. Elle est vraiment héroïque, cette marine sarde !

2 Février.

On commence à parler de l'éventualité d'un assaut; il me semble que nous n'en sommes point encore là.

Les assiégeants visent spécialement aux poudrières.

Le ministre de Saxe a envoyé un parlementaire au vice-amiral de Persano pour demander l'autorisation de s'en aller à Rome. M. de Persano a refusé le sauf-conduit nécessaire. Donc le comte de Loss n'aura pas même le bénéfice de sa glorieuse démarche.

3 Février.

Le lieutenant-général Ferrari, ancien précepteur de François II, et mort du typhus.

Le feu reprend avec assez d'intensité.

On fait de jour en jour plus maigre chère. Nous dinons ordinairement dans notre casemate avec une soupe de mauvais riz, un plat de haricots et du fromage. Si la table d' un lieutenant-général

est ainsi servie, comment doivent vivre ces pauvres soldats ?

4 Février.

Les assiégeants ne rendent pas aux assiégés boulet pour boulet, mais ils en décochent dix pour un. Çà et là, des chasseurs désignés pour les corvées, sont tués sur les longs chemins qu'il faut parcourir en montant de la ville aux batteries du front de terre.

Madame la supérieure des sœurs de Charité a été obligée à son tour de se mettre au lit. Les nobles femmes plient sous le fardeau.

Un épisode, que recouvre le mystère, s'est passé cette nuit en mer, devant les batteries *Transilvania* et *Malpasso*. Une frégate piémontaise a canonné un vapeur inconnu. Le vapeur a répondu. Au bout de quelques minutes, le vapeur s'est réfugié sous les batteries napolitaines. Elles s'apprêtaient à tirer, quand il a allumé ses lanternes, semblant ainsi faire un signal de reconnaissance. Bientôt les lanternes ont été de nouveau éteintes, et le vapeur a disparu comme un fantôme. On ne sait rien de plus, rien de moins; trois ou quatre personnes ont été témoins de l'étrange apparition et du combat nocturne, et l'on se perd en conjectures.

Deux ou trois poules ont survécu à tous les massacres; nous en avons une preuve irrécusable, et cette preuve, la voici; il s'est vendu aujourd'hui un petit panier d'œufs. Jean Bonhomme argumente ainsi: on a vu un œuf, donc il y a une poule. Chaque œuf s'est vendu un carlin, ou 45 centimes.

Je termine la chronique de ce jour par le récit d'un événement malheureux: vers cinq heures, une explosions a ébranlé le sol vers la porte de terre; c'était la réserve de munitions de la batterie *Fianco-Basso* qui sautait. Le bastion a été fortement secoué et un pan de mur s'est écroulé. Les artilleurs des batteries voisines ont senti l'esplanade trembler sous leurs pieds. Le général Schumaker est arrivé promptement et a commandé plusieurs compagnies de chasseurs et de pionniers, pour fermer, s'il est possible, cette première brèche. On ne compte que trois ou quatre victimes.

5 Février.

Voilà bien la plus fatale journée du siége! L'explosion de la réserve de munitions de la batterie *San-Giacòmo* a ouvert la série des désastres. Entre trois et quatre heures du soir, une explosion bien autrement terrible a ébranlé toute la

ville. La petite poudrière servant aux batteries *Citadella* et *Sant'Antonio*, vers la porte de terre, à la jonction du front de terre et du front de mer, a sauté. Le bruit a été épouvantable. Les pierres, les rochers se sont entrechoqués pendant près d'une minute dans l'air. Quand les ténèbres, subitement produites, se sont dissipées, la porte de terre avait disparu, le corps-de-garde avait disparu, des centaines d'hommes avaient disparu. Du bastion, du rempart, des maisons environnantes, il ne restait que d'immenses décombres, sous lesquels les victimes poussaient des gémissements à glacer le cœur le plus intrépide. Une large brèche de trente à quarante mètres était ouverte sur le front de mer, à la place où se trouvait naguères la batterie *Dente di Sega Sant'Antonio*. Nous avons craint un moment que tous les officiers français de la batterie *Citadella* eussent péri; ils avaient seulement couru les plus grands périls, sentant l'esplanade manquer sous leurs pieds et la grêle de pierres passer sur leurs têtes pour retomber à leurs côtés au milieu de la plus sinistre obscurité. Toutes les batteries environnantes sont annulées; la batterie *Citadella* elle-même est partout crevassée. On ne sait pas combien de personnes sont ensevelies sous les ruines. Deux compagnies qui travaillaient à la brèche d'hier sont presque entièrement écrasées.

Le général du génie Traversi est parmi les victimes. Plusieurs familles ont péri; on en cite une composée de onze personnes, hommes, femmes et enfants, qui a été broyée; elle s'était réfugiée sous la porte de la ville. C'était un lamentable spectacle de voir les jambes et les bras s'agiter sous les ruines; de rencontrer des soldats estropiés, des femmes inondées de sang, qu'on emportait ou qui fuyaient vers le centre de la cité. Le bombardement continuait, ou plutôt il prenait une nouvelle vigueur, toute l'artillerie ennemie ayant été immédiatement dirigée sur ce point. Rien n'égale la fureur avec laquelle les Piémontais tirent depuis le moment de la catastrophe. La place a aussitôt répondu avec énergie, cherchant à disséminer le feu ennemi; elle semble y réussir.

Un peu avant la nuit, l'escadre sarde s'est aussi mise en mouvement pour prendre sa part du combat et réparer son échec du 22 janvier. Quand les navires ont été à portée, les batteries du front de mer ont tonné contre eux. L'escadre compte une quinzaine de bâtiments, dont le vaisseau le *Monarca*, de l'ancienne marine napolitaine. Elle imite la singulière stratégie du 22. Aux premiers boulets logés dans les flancs des navires, ils se sont retirés plus au large, et, à l'heure où j'écris, il tirent plus de la moitié de leurs coups dans la mer.

Le major Sangro, commandant la batterie *Cappelleti* a eu la jambe emportée.

Le comte d'Auersperg, lieutenant attaché à l'état-major, jeune homme de rares qualités, a eu aussi une jambe cassée par un boulet, mais avant l'explosion de la poudrière et sur la place de la Grand'Garde. Je venait de le quitter il n'y avait qu'un quart d'heure.

Le typhus a fait dans la journée deux victimes de choix : le lieutenant-général duc de Sangro, premier aide de camp de Sa Majesté, le plus honnête homme du royaume, et une des sœurs de Charité françaises.

Il faut bien que je dise que j' ai été légèrement blessé. Remontant de la ville avec le général de Riedmatten, Urbain de Charette et deux soldats napolitains, j' ai reçu dans la figure un pâté de terre qui m'a presque renversé et m'a fait pousser un cri de douleur. J'ai cru avoir la figure déchirée, et la souffrance ne doit pas être plus aiguë quand on a un membre arraché. C'était une bombe qui, tombant à distance d'un demi-mètre, m'avait envoyé cette terre. Cependant la bombe n'avait pas encore éclaté. Le général me cria de hâter le pas si je voulais échapper à la mort. Mais mon chapeau était resté sur le chemin, je ne voulais pas l'abandonner sur ce champs de bataille. Je m'approchai pour le ramasser, un

des soldats napolitains en fit autant. Je le mettais sur mon chef quand le projectile fit explosion. Vraiment il faut que les anges gardiens voltigent dans l'air pour faire dévier les coups homicides; nous devions être tués tous les cinq, moi surtout, le plus près de la bombe; nous n'eûmes pas même une égratignure. Si cela peut vous intéresser lecteurs je vous apprendrai que j' ai perdu en cet instant un bouton de pantalon et que je ne l'ai pu retrouver. Quant à ma blessure, je l'ai bassinée et enduite d'onguent; la peau a été seulement écorchée, et dans quelques jours il n'y paraîtra rien. Urbain de Charette a eu aussi un grain de sable qui lui a piqué le menton comme une épingle.

Le bombardement continue à grand orchestre. il fera bon dormir, et je vais me coucher. Bonsoir, lecteurs!

6 Février.

La rage du bombardement s'est un peu apaisée ce matin. Les assiégeants ont lancé par terre et par mer depuis hier quatre heures du soir, plus de quinze mille projectiles. La flotte a fait un second *fiasco* non moins solennel que celui du 22 janvier ; elle n'a pas tué un homme dans la place. On ne sait pas encore nos pertes du côté

des batteries de terre. Les victimes de l'explosion de la poudrière n'ont guères pu être secourues, l'endroit n'étant pas tenable.

Un éclat de bombe est entré hier dans la chambre du Roi; par un hasard providentiel, Sa Majesté était sortie une demi-minute auparavant.

Le major Sangro a succombé à sa blessure ; une heure avant d'expirer, il a écrit à sa mère quelques lignes extrêmement touchantes, lui demandant sa bénédiction et la conjurant de se consoler, parce qu'il mourait pour la plus juste des causes.

Le confesseur de la Reine est mort du typhus. C'était un prêtre suisse, dont le nom m'échappe.

7 Février.

Une trêve a été demandée par le governeur au général Cialdini, pour essayer de sauver les infortunés enfouis sous les décombres. La trêve a été accordée cette nuit et durera quarante-huit heures.

Je viens de visiter le théâtre de la catastrophe. Quelle immense ruine ! Quelle désolation ! Une odeur infecte annonce que déjà les cadavres sont en décomposition. Le déblaiement s'opère fort lentement; jusqu'ici, on n'a retiré que deux personnes vivantes, si toutefois on peut appeler vie

le souffle qui leur reste; elles mourront aujourd'hui ou demain. On calcule que le nombre des victimes dépassera deux cents. Le corps du général Traversi a été retrouvé très-difficilement. Traversi avait soixante dix-huit ans, et il avait assisté déjà au siége de 1806 ; j'ignore si c'était parmi les assiégeants ou les assiégés. C'était un très-petit hommes à lunettes , infatigable , dont l'activité aurait fait honte à un jeune homme de vingt ans, et qui se trouvait partout, sans souci du péril. Il ne pouvait avoir un plus glorieux tombeau. Quand l'escadre française fut rappelée des eaux de Gaëte, le Roi réunit les officiers de l'artillerie et du génie, et leur demanda leur avis écrit sur la durée possible du siége. Traversi avait émis presque seul l'opinion qu'on pouvait se défendre encore deux mois; la plupart des autres officiers opinèrent que la résistance ne se prolongerait pas au delà de quinze jours.

On conserve de l'incertitude sur la cause qui a amené l'explosion de la poudrière. On prétend avoir trouvé ce matin de longues mèches non encore brûlées au milieu des ruines. Mais il faut se défier de ces appréciations qui mettent partout la trahison. Plus vraisemblablement, une bombe piémontaise a été la cause du sinistre. Les assiégeants tiraient beaucoup sur des groupes de chasseurs travaillant à la petite brèche du 4, et

ils en avaient même tué neuf dans la journée; un projectile destiné aux ouvriers aura dévié d'une vingtaine de mètres et aura frappe la poudrière qui était hors de vue.

8 Février.

Il est impossible de se dissimuler que la situation est critique. L'explosion de la poudrière est un désastre dont les conséquences entraîneront peut-être la chute de Gaëte dans un très-bref délai. La provision de poudre diminue rapidement, et la place ne pourrait pas faire plus de cinq ou six jours un feu aussi imposant que celui du 22 janvier. Les vivres s'épuisent; le soldat qui n'a pas mangé de viande depuis trois mois est exténué; son abnegation est admirable. Je ne sais pas si dans ancune armée on rencontrerait ce genre d'héroïsme.

Le gouverneur a réuni les généraux et les chefs de corps pour demander leur avis sur la possibilité d'une plus longue résistance. Le lieutenant-général Ritucci a posé la question en termes tels que l'on voyait clairement le désir de capituler. Le général Del Bosco, on croit le savoir, partage le même avis; celui du général Polizzi n'est pas douteux. L'assemblée penchait nécessairement vers ces autorités, quand le général de Riedmatten

s'est élevé avec force contre cette tendance, et a fait entendre de mâles paroles que plusieurs chefs de corps ont franchement appuyées. On a décidé qu'on résisterait encore.

Une nouvelle proposition a été faite par le gouverneur de la place au général Cialdini pour prolonger la trêve, vu que les victimes ne sont pas toutes retirées des décombres. Douze heures sont accordées. En outre, la place a demandé à évacuer ses malades sur Terracine. Cialdini a refusé; mais il a offert de les prendre lui-même pour les transporter à Naples. L'offre a été acceptée. Voilà un coup extrêmement habile du général Cialdini; on comprendra que la ville est perdue, puisque les assiégeants prennent ses malades. Un vapeur piémontais vient d'en charger deux cents.

Malgré la trêve, les Piémontais ont démasqué une nouvelle batterie en face de la *Trinità*. Les trêves ne leur inspirent pas de scrupules; ils avaient déjà mis à profit celle du 9 janvier.

Deux barques, l'une partant da Gaëte pour Naples, l'autre venant de Terracine à Gaëte, ont été capturées cette nuit par les croiseurs sardes. J'ignore si les lettres ont pu être jetées à la mer. Une troisième barque, allant de Gaëte à Terracine, est rentrée dans le port pour ne point être prise.

Un officier belge, appartenant à l'armée pon-

tificale, M. Jaquemin, venu à Gaëte, il y a trois semaines, pour commander une batterie du front de mer, est mort subitement.

Une scène étrange s'est passée tout à l' heure près de notre casemate. L'officier commandant la batterie de la tour *Orlando*, descendait de la montagne, précédé de son domestique portant une lanterne. En même temps, on apercevait des lumières s'agitant sur les positions ennemies. Les marins napolitains de la batterie *Regina* ont cru à un échange de signaux. Ils ont poussé le cri de *trahison,* ont entouré l'officier et ont couru vers la casemate royale. Ce n'est pas sans peine qu'on les a calmés, et le général de Riedmatten leur a sévèrement reproché l'inconvenance de leur conduite et leur insubordination.

9 Février.

L'armistice expirait à dix heures du matin. A dix heures et cinq minutes, les assiégeants ont recommencé le feu. La place a répondu, non pas avec la même énergie que précédemment, puisque cinq batteries sont comme annulées, mais cependant avec une fermeté soutenue. Les batteries *Regina*, *Sant-Andrea* et *Philipstad* sont spécialement chargées de contre-battre les positions ennemies; aussi souffrent-elles davantage. Le feu

a duré jusqu'au soir. La place a eu trois ou quatre artilleurs tués et une quinzaine de blessés. La batterie *Regina* supporte à elle seule la moitié de ces pertes.

Un commencement d'incendie s'est déclaré sur la batterie *Sant-Antonio;* la réserve des munitions courait le risque de sauter; deux canonniers se sont bravement dévoués pour éteindre l'incendie, et ils y ont réussi.

Monsignor Criscuolo a succombé à ces blessures; le religieux alcantariste pareillement.

10 Février.

Le feu piémontais devient écrasant. La place persiste dans sa résistance; elle répond même avec succès à la batterie des Capucins; mais que peut-elle contre les batteries ennemies les plus éloignées? que peut-elle contre une soixantaine de mortiers et plus de cent pièces rayées de tous calibres. Tous les engins destructeurs inventés par la science moderne sont éprouvés contre Gaëte. Il y a au camp piémontais un vrai concours de monstres plombés et ferrés. Et pourtant les canons napolitains imposent encore silence quelquefois à celles des batteries piémontaises qui sont les plus rapprochées, comme cela est arrivé aujourd'hui pour les Capucins. Un assaut pourrait sau-

ver la ville. Depuis cinq jours, les pièces des batteries avancées sont chargées à mitraille chaque soir; on espère toutes les nuits que les Piémontais tenterons d'entrer par la brèche; des Français l'eussent essayé dès le 5. Mais les Piémontais ne paraissent pas disposés à nous accorder cette chance: ils sont sûrs de nous broyer en se tenant à quinze cents, deux mille, trois mille mètres de distance. Ils triompheront parce qu'ils possèdent une artillerie incontestablement supérieure. J'entendais dire, il y a un moment, au colonel Ussani, aussi modeste que brave: « Si nous avions eu une artillerie rayée, il ne resterait pas une pièce piémontaise en position, car les canonniers napolitains sont meilleurs que les canonniers piémontais. »

M. de Pierres, écuyer de l'Impératrice, a apporté la lettre de sa souveraine à la Reine, celle qui avait naguères été confiée à un bâtiments espagnol. M. de Pierres n'a obtenu du vice-amiral de Persano la permission d'entrer à Gaëte, qu'à la condition de se limiter rigoureusement à la présentation de la lettre de l'Impératrice. Et pourtant le blocus n'est pas reconnu! On n'attend pas de moi que je publie ici ce document.

Le public a dû se demander maintes fois pourquoi les Napolitains ne faisaient pas de sorties contre les assiégeants. On avait espéré, moi le

premier, que M. Del Bosco conduirait au moins quelques bataillons aux Capucins ou à *Monte-Tortano*, pour enclouer les canons piémontais. M. Del Bosco n'a pas répondu à l'attente générale, et son séjour à Gaëte, pendant le siége, a démontré que sa réputation était surfaite. M. Del Bosco sera toujours un brave officier; je ne crois pas qu'il soit jamais un général.

11 Février.

Gaëte est perdu. Plus d'illusious.

Hier à la veillée, la place a demandé au général Cialdini une trêve de quinze jours pour traiter des conditions de la reddition. Les parlementaires chargés de la démarche étaient: le général Antonelli, le contre-amiral Pasca, qui lors du départ du Roi de Naples, le 6 septembre, commandait la *Partenope* et tint une noble conduite, et le colonel Delli Franci. Le général piémontais, s'est déclaré prêt à entrer en pourparlers; mais il refuse formellement de concéder un armistice et de suspendre le bombardement. Le feu a donc continué depuis hier; ce matin, il a acquis une vigueur qu'il n'avait jamais eue. C'est effroyable. Je vois les débris s'entasser derrière notre casemate, qui est criblée et qui finira peut-être par crouler. Toutes les minutes, des pierres

et de la terre sont lancées violemment dans l'intérieur, tellement les projectiles creux tombent épais. On voit perpétuellement dix et quinze bombes entrecroisant dans l'air leurs paraboles enflammées, quand la nuit est descendue; pendant le jour, on ne voit pas, mais le danger n'est que plus proche. La mort est partout, et il n'y a pas d'abri assuré.

L'escadre sarde ne quitte pas le mouillage de Mola.

Les batteries napolitaines du front de terre ont commencé aujourd'hui leur feu assez tard. Les artilleurs font leur devoir jusqu'au bout, même sans espérance. Mais les assiégeants comprennent assurément qu'il n'est plus possible de leur riposter avec efficacité. On a rencontré cette soirée, sur une batterie dont j'ai oublié le nom un sous-lieutenant de quinze ou seize ans, servant seul avec deux hommes quatre canons, chargeant, pointant et tirant avec rage. Ce brave enfant se nomme Rossi; il a un frère qui, comme lui, s'est distingué pendant le siége.

Une soixantaine de soldats ont été tués ou blessés dans la place durant cette journée; la batterie *Regina* a eu, à elle seule, douze hommes hors de combat.

Il n'y a plus que trois sœurs de Charité qui soient debout; les autres sont alitées. Les pau-

vres malades manquent des secours nécessaires, et la plupart des amputés meurent. On compte actuellement dans les hôpitaux plus de mille blessés ou typhiques.

12 Février.

La journée a ressemblée à celle d'hier. Tous les feux du ciel semblaient tomber sur nos têtes et vouloir mettre l'incendie jusqu'aux entrailles de la terre. Il faut avoir vu et entendu un pareil bombardement pour s'en représenter le tableau, et je doute qu'aucune plume, aucun pinceau, puisse jamais en retracer l'horreur. Les maisons croulent, les casemates s'ébranlent, les poudrières s'ébrèchent, les parapets des batteries se renversent , les embrasures se nivellent jusqu'à l'esplanade, les très-rares blindages que l'ont avait construits pour des pièces, sont jetés à bas. Le terrain des batteries et les chemins sont entaillés ; les décombres s'amoncellent. C'est l'image de la désolation.

A peine si la moitié des batteries napolitaines soutiennent le feu; l'héroïsme est inutile; les autres batteries sont annulées. Chacun pourtant remplit son devoir. On ne combat que pour mourir. On meurt simplement, obscurément; les noms des victimes demeureront presque tous inconnus mais la conscience est satisfaite.

Ah! celui qui aura un compte terrible à rendre à Dieu, c'est l'auteur de ce bombardement sauvage, c'est Cialdini. Je le demande au nom de l'humanité outragée, pourquoi détruire une ville qui offre de se rendre? Pourquoi s'acharner contre une garnison prête à déposer les armes? pourquoi tant de sang répandu sans profit? pourquoi tant de ruines? La capitulation n'est point signée; on négocie toujours, et Cialdini jouit de la puissance de ses canons rayés. Voilà une place dont le siége finira sans qu'il ait été ouvert une tranchée, sans que l'assiégeant se soit approché à moins de quinze cents mètres! Quand les Français assiégèrent Gaëte en 1806, ils poussèrent les tranchées jusqu'à cinq cents mètres et épargnèrent entièrement la ville. Et puis, si j'ai bonne mémoire, plusieurs généraux français surent se faire tuer dans les tranchées; mais Cialdini déjeune, dîne, soupe et dort paisiblement à *Castellone*, dans la villa royale de Mola, à plus de cinq kilomètres de Gaëte!

Le général piémontais se plaint beaucoup du général Ritucci; gouverneur de la place; qui aurait fait, dit-il, réparer la brèche. Le fait fût-il exact, il serait parfaitement justifié comme représaille, puisque, pendant la dernière trêve, des Piémontais ont démasqué une nouvelle batterie; mais il est faux. Pour faciliter le déblaiement et

retirer plus vite les victimes, on avait seulement jeté au plus près, à droite et à gauche, la terre et les pierres , et une partie s'était trouvée entassée sur la berge entre la mer et la brèche ; mais la brèche n'était point fermée et rien n'était réparé. On eut aussi dans la place l'idée de placer des canons sur la brèche pendant la trêve , quand on vit la nouvelle batterie des assiégeants; mais cette idée ne fut point mise à exécution.

13 Février.

Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière ! Ce sont les paroles que le chapelain nous a adressées ce matin en nous mettant les cendres sur le front. Ah ! nous n'avions pas besoin de cette cérémonie pour nous rappeler à la pensée de la mort ! Pendant que nous assistions à la messe dans la casemate, les pierres qui se détachaient de la muraille, les blessés que l'on transportait nous criaient assez que la mort était là. Le bombardement continuait sans relâche , aussi épouvantable que les deux jours précédents. Il y avait parmi nous d'héroïques marins qui se disposaient à aller relever sur la batterie *Regina* leurs camarades ; il y avait de dignes officiers qui avaient quitté une demi-heure le poste du péril pour venir s'agenouiller devant

Dieu , par qui plusieurs devaient être jugés le jour même.

Souviens-toi , ô homme , que tu es poussière et que tu retourneras en poussière! La dernière heure de Gaëte a sonné. L'indépendance de l'Italie méridionale est condamnée; la monarchie va prendre la route de l'exil. La capitulation a été signée à Mola il n'y a qu'un moment et le canon cesse de se faire entendre.

C'est aujourd'hui l'anniversaire de l'assassinat du duc de Berry. Ombre de Bossuet, levez-vous !

L'ennemi savait bien ce qu'il faisait en visant aux poudrières. Elles avaient été , me dit-on , construites, ainsi que plusieurs casemates, sous la direction d'un capitaine du génie du nom de Guarinelli, favori de Ferdinand II. Ce Guarinelli avait abusé de sa position, enfoui dans ses coffres de fort jolies sommes, et executés les travaux sans donner aux murs et aux voûtes l'epaisseur et la solidité nécessaires. Le susdit capitaine Guarinelli a suivi l'exemple des Nunziante, et on ajoute qu'il était chargé de plusieurs batteries dans le camp piémontais. Il faut aussi remarquer que l'invention du canon rayé a changé notablement la conditions de la défense d'une ville; tel mur qui était à l'épreuve de la bombe n'est plus à celle du boulet rayé.

Les assiégeants ont lancé environ soixante mille

projectiles creux depuis le 10 au soir jusqu' à cette heure , soixante mille projectiles creux en trois jours, soixante mille projectiles creux entre la demande de capitulation et la signature de l'acte. Les victimes de ces soixante mille projectiles crieront vengeance éternelle contre Cialdini.

Dès ce matin , les Piémontais avaient encore démasqué deux batteries, dont l'une au milieu du bourg, à mille mêtres de la place. Luxe superflu ! Deux ou trois batteries napolitaines du front de mer répondirent de ce côté , pendant que celles du front de terre essayaient de soutenir une lutte désespérée. Quant à l' escadre sarde , elle n' a pas quitté le mouillage de Mola. Le feu des assiégeants couvrait la ville avec la même véhémence qu' un ouragan des Antilles. Jamais plus grandiose et plus douleureux spectacle ne se présenta à des regards humains. Vers trois heures de l'après-midi, la réserve de munitions des batteries *Philipstad* et *Sant' Andrea* sauta. D' autres batteries plus éloignées de nous avaient déjà perdu les leurs par une explosion semblable, occasionnée par le tir ennemi. Il ne restait plus que les batteries *Regina, Trinità*, *Transilvania* , *Malpasso* et *Orlando* qui pussent tirer; encore *Regina* avait-elle bon nombre de pièces démontées. A quatre heures, nous éprouvâmes une secousse de tremblement de terre et une détonation capa-

ble de glacer d'effroi les plus intrépides ébranla les échos de la montagne. La grande réserve de poudre située à *Transilvania*, atteinte par les boulets rayés, avait sauté. En même temps, le laboratoire de *Transilvania*, la batterie *Transilvania*, la batterie *Malpasso*, la batterie *Picco di Malpasso* étaient lancées dans les airs, ou s'affaisaient, creusant un goffre béant. Officiers, artilleurs, canons même, tout a disparu. La mort à frappé jusqu'à des distances considérables du lieu du sinistre. J'ignore le nombre des hommes tués. Un Français, dont j'ai déjà cité deux fois le nom, M. Pierrel, est demeuré quelques minutes évanoui, mais est sorti sain et sauf.

Demain sans doute c'eût été la poudrière de *Regina* qui eût sauté, et notre casemate en même temps. La flotte sarde eût pu venir s'embosser impunément vers le quartier de la *Trinità*, et elle eût coopéré à l'œuvre de destruction, sans qu'un seul canon répondît.

Dès lors, tout était fini. Pour comble de disgrâce, les bombes pénétraient dans l'hôpital de l'*Annunziata* et y tuaient des malades.

Le Roi a aussitôt fait signer la capitulation.

Cialdini voulait qu'on rendît du même coup Gaëte, Messine et Civitella del Tronto. Cette prétention a été écartée. Cialdini voulait encore entrer par la brèche, la place cessant son feu et

les batteries piémontaises continuant le leur jusqu'à l'arrivée des premières colonnes dans la ville. Cette condition d'un extravagant orgueil a été aussi repoussée. La garnison aura tous les honneurs militaire et sera prisonnière de guerre jusqu'à la reddition da la citadelle de Messine qui fera ses conditions particulières , quand elle le jugera à propos. Le grades des officiers sont reconnus jusqu'au 7 septembre 1860. Officiers et soldats recevront leur solde et prendront du service dans l'armée sarde ou rentreront dans leurs foyers. Les pensions seront payées aux militaires ayant droit à la retraite, qu'ils soient nationaux ou étrangers. Le Roi et la famille royale sont libres, emmenant qui leur convient.

Demandera-t-on maintenant si l' honneur est sauf? Depuis longtemps l'honneur était sauf, depuis longtemps on ne combattait plus pour l'honneur. Sur les tombes de tant de braves qui ont souffert avec une résignation inaltérable , et qui sont morts avec une simplicité magnanime sur les ruines d' une ville qui s' est défendue cent jours avec des ressources si exiguës, avec des moyens si disproportionnés, moi, étranger, simple témoin, mais non témoin insensible j'affirme que le siége de Gaëte sera une des plus belles pages de l'histoire contemporaine. La gloire sera, non pour les vainqueurs, mais pour les vaincus, et il n'est pas un

homme de cœur qui refuse de s'incliner avec respect devant la garnison comme devant les Majestés Royales.

Avant de clore ce journal, je voudrais pouvoir payer un tribut d'éloges à tous ceux qui se sont spécialement distingués. Cela m' est absolument impossible, et je demande pardon à ceux qui ne sont point cités; ils se rappelleront d'ailleurs que ceci n' est point un rapport officiel:

Entre les plus braves, et au premier rang, il faut nommer le général de Riedmatten; il aurait dû être tué cent fois. Les jours de grand bombardement étaient ses jours de fête. M. de Lautrec, qui vient d'être promu au grade de major, et M. Urbain de Charette, ses aides de camp, ont excité l'admiration universelle. Voici une liste de noms qui ont tout droit à être inscrits en lettre d'or:

Le colonel Gabriel Ussani ; le lieutenant-colonel Nagle ; le capitaine de Paolis ; le capitaine Starace ; le capitaine La Marcese ; le major Solofra; le capitaine de Leonardis; le colonel Afan de Rivera, directer de l'arsenal; le capitaine de Filippis; le major Steiner; le major Wieland; le lieutenant Sutter; Anfora, fait lieutenant-colonel, et qui n'a pas vingt-cinq ans; le capitaine Uhde, officier de l'armée pontificale, cité honorablement dans le rapport du général de Lamoricière, et qui

était venu exprès pour prendre le commandement d'une batterie du front de mer; le capitaine Tabacchi; le lieutenant Tarsia; les deux frères Rossi. Ces Messieurs sont tous officiers d'artillerie. J'en oublie forcément beaucoup d'autres, et, de nouveau, je leur en demande pardon. Je ne puis cependant me dispenser de nommer encore les officiers de la batterie étrangère: le capitaine de Sury, qui vient d'être nommé major, et dont le sang-froid ne se démentit jamais ; le lieutenant Ferdinand de Charette, qui sait porter son nom, et qui fut légèrement blessé le 8 janvier; le sous-lieutenant de Saint-Bris, toujours perché sur les parapets; MM. Huober, Bertholet, Fouet, Vauthier, Harrington de la Chesnaye, etc., se sont tous noblement comportés.

Mais les premiers héros du siége, ceux dont la vaillance a popularisé les noms dans toute l'Europe, ce sont; le Roi, la Reine, les comtes de Trani et de Caserte. Les princes de la race de Henri IV ont dû tressaillir dans les caveaux de Saint-Denis. On ne célébrera jamais assez la grandeur d'âme de Leurs Majestés et de Leurs Altesses. J'aurais pu, dans ce journal, multiplier les anecdotes; je m'en suis abstenu. Je n'ai pas voulu ajouter de vains ornements au piédestal sur lequel se dressent aujourd'hui les Bourbons de Naples en face des autres souverains confus. Ces

majestueuses figures n'ont nul besoin de l'art pour imposer au monde. Au souvenir de ce que j'ai vu, je me découvre avec un respect que je n'éprouverais point au pied du trône du plus puissant César.

14 Février, à bord de l'aviso français la *Mouette* devant Terracine.

Je vivrais plusieurs siècles, que ce jour ne s'effacerait point de ma mémoire.

A huit heures du matin, l'avant-garde piémontaise prenait possession des batteries de terre et gravissait la montagne de la tour *Orlando*. La garnison, conformément à ce qui avait été réglé entre le gouverneur, lieutenant-général Milon, nommé en remplacement du lieutenant-général Ritucci démissionnaire, et le général en chef piémontais, s'était retirée pendant la nuit vers le front de mer. A la même heure, l'aviso français la *Mouette*, mandé de Naples, arrivait dans la rade de Gaëte. Les troupes napolitaines étaient rangée en ligne depuis la casemate du Roi jusqu'à la porte de mer ; c'est un parcours de moins de trois cents pas. Leurs Majestés sortirent de la casemate pour se rendre à bord de la *Mouette ;* elles étaient dans le costume reproduit par la photographie, le Roi en tenue de simple

officier, le sabre au côté, les éperons aux bottes; la Reine en petit chapeau avec plume verte. La musique joua la marche royale, dont l'expression mélancolique produisit un saisissement subit dans la foule qui couvrait la place de la Grand'-Garde. Je suivais le cortége à quelques pas de distance. Je ne saurais dire le caractère d'auguste simplicité, de grandeur et de tristesse qu'offrait cette scène. Les soldats déguenillés, exténués de fatigue, présentaient une dernière fois les armes à leur souverain, et de grosses larmes roulaient sur leurs joues. L'expression de la douleur générale devenait plus éclatante à mesure qu'on avançait vers la porte de mer. On se précipitait pour baiser la main au Roi. Bientôt les sanglots remplirent les rues. La population, si cruellement éprouvée pendant le siége, la population décimée, la population dont les habitations ont été ravagées, oubliait ses propres infortunes pour pleurer celles de ses princes. Le Roi, qui est maintenant fort maigre, était extrêmement pâle; on devinait sur ses traits l'émotion de l'âme. Je ne pus voir le visage de la Reine. Je me sentis le cœur serré, et je détournai les yeux. Pourquoi ne l'avouerais-je pas, même en face des ricaneurs de la révolution? Oui, moi aussi, j'ai pleuré, pleuré comme un enfant; et, quittant le cortége, je me suis échappé par une ruelle pour m'essuyer les yeux.

Au moment où Leurs Majestés franchirent le seuil de la porte de mer, le cri de *Vive le Roi!* poussé par le peuple et la garnison, salua celui dont on a voulu faire un affreux *tyran*.

Les honneurs royaux furent rendus à Leurs Majestés sur la *Mouette*. Officiers et matelots étaient en grand costume, les matelots sur les vergues. Le pavillon royal flottait au grand mât. Une centaine de personnes, c'est-à-dire les ambassadeurs, les ministres, plusieurs généraux et officiers, les serviteurs de la maison royale et une demi-douzaine d'officiers français montèrent ensuite à bord de la *Mouette*; plusieurs de ces derniers, considérés comme aides de camp du Roi, échappaient ainsi à Cialdini qui avait proféré de grossières menaces contre eux. Cialdini demanda la liste des personnes embarquées, mais n'osa élever aucune objections. J'eus aussi l'honneur d'être admis sur le bâtiment qui allait emporter la famille royale. Les navires de l'escadre sarde s'avancèrent jusqu'au milieu de la rade pour mieux jouir du triomphe et voir de plus près le départ des exilés. Le Roi et la Reine regardèrent froidement avec une lunette la flotte de M. de Persano.

La *Mouette* resta plus d'une heure en rade; aussitôt qu'elle eut reçu ses hôtes, le pavillon royal fut amené, et le drapeau français couvrit seul de ses plis les glorieux vaincus. Quand les roues

du vapeur commencèrent à tourner, la batterie du port salua le monarque de vingt et un coups de canon; un grand drapeau arboré sur le bastion s'inclina trois fois avec lenteur, puis fut enlevé du rempart. La garnison, massée sur l'esplanade de la batterie, fit retentir les cris de *Vive le Roi!* jusqu'à ce que la *Mouette* eût viré derrière les rochers de la *Trinità*. Sur le pont, nous baissions la tête et cherchions à cacher nos larmes. Les Piémontais régardaient du haut de la montagne *Orlando*.

Pendant la courte traversée de Gaëte à Terracine, le Roi et les princes ses frères ont montré une sérénité admirable et ont daigné causer avec chacun de nous. La Reine s'est tenue longtemps seule à l'arrière du bateau, accoudée sur les plats-bords et contemplant les rochers de Gaëte.

Au moment où les Français déjeunaient dans le salon, le Roi a paru sur le seuil et nous a dit avec sa séduisante affabilité : *Bon appétit*. Nous nous sommes levés, mais Sa Majesté s'est esquivée. « Voilà ces tyrans ! dit l'un de nous quand nous nous fûmes replacés à table ; le moindre bourgeois n'a-t-il pas cent fois plus de morgue ! »

En cet instant, Leurs Majestés et Leurs Altesses débarquent à Terracine; la garnison française les attend sur le rivage. Le exilés se retirent

provisoirement à Rome; le Vicaire de Jésus-Christ me semble seul digne de leur offrir un asile.

Me voici au terme de cette voie douloureuse. J'ai raconté loyalement, sans prétention, mais non sans éprouver souvent des émotions poignantes. Je n'ai pas le courage de rien ajouter à ces simples récits.

FIN




BIBLIOTECA